

FLORINDE.

Depuis près de deux cents ans, les Goths étaient maîtres de l'Espagne, quand, en 610, entraînés par l'exemple de leur roi Reccared, ils renoncèrent à l'arianisme (1) pour embrasser la religion catholique. Elle compléta l'œuvre que la civilisation avait si heureusement commencée, et prépara par l'humanité et la justice la fusion des deux peuples, inutilement tentée par les premiers conquérants de l'Espagne. Sous l'empire de cette grande pensée, Réceswinth publia, pour protéger les droits des indigènes comme ceux de ses propres sujets, un code de lois devenu fameux sous le nom de Jueztgo-Fuere. Dès lors les Goths, abandonnant leurs mœurs guerrières et aventureuses, reportèrent l'ardeur qu'ils avaient jusqu'alors consacrée aux combats, vers les sciences et les arts. A la faveur du zèle qui devait naturellement suivre leur récente conversion, ils laissèrent prendre au clergé une autorité qui le disputa bientôt à celle du roi lui-même, et qui eut à cette époque la salutaire influence de former la nationalité. Les conciles multipliés sur tous les points du pays, agitèrent autant les questions politiques que les questions religieuses : un sentiment mystique présida à cet âge ; des couvents s'élevèrent partout sur les montagnes, et l'Espagne revêtit alors cet aspect sévère et monacal qu'à travers tant de révolutions et de siècles, elle a conservé jusqu'à nos jours.

Mais le crime sait partout se frayer un passage : il parvint jusqu'au trône, au milieu de cette régénération morale, et prépara l'abîme où les Goths allaient bientôt entraîner l'Espagne entière avec eux. Après avoir essayé d'empoisonner Wamba, le meilleur de leurs rois, l'audacieux Ervich le contraignit d'embrasser la vie monastique, se fit couronner à sa place, et sembla léguer à ses successeurs le soin de détruire la paix et le bonheur des Goths.

(1) Hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, excommunié au concile de Nicée en 325.

Fidèle à cette tâche, Witiza, son second successeur, l'emporta sur lui en scélératesse, et souleva enfin une indignation et une haine que la première occasion fit bientôt éclater.

Jaloux de Thendefred duc de Cordoue, et craignant la popularité que les vertus de ce prince lui avaient acquise, Witiza lui fit lâchement arracher les yeux dans son propre palais.

C'était précisément le jour d'une grande fête à Cordoue ; convié à de brillantes réjouissances, le peuple s'était réveillé avec les premiers rayons du soleil ; réuni partout sur les places publiques et aux abords du palais, il faisait entendre ce joyeux tumulte qui à toutes les époques, a traduit ses émotions. Tout à coup Rodrigue, fils de Thendefred, apparut sous le portique, et répondit par un cri de détresse aux clameurs qui s'élevaient autour de lui. Pâle, effaré, les yeux étincelants de haine, il s'adressa à cette foule :

« Peuple vaillant et généreux, dit-il, prête-moi ton appui : ce jour de fête est un jour de malheur : mon père est victime d'un odieux forfait. Witiza, jaloux de ton amour pour lui et de sa longue gloire, vient de lui faire crever les yeux !... »

— Vengeance à Thendefred et mort à Witiza ! répondit tout ce peuple ; et le cri de sa malédiction retentissant aussitôt dans la Bétique, la province entière se leva d'un élan unanime et marcha contre Witiza. A la tête de cette armée volontaire, Rodrigue se dirigea vers Tolède ; mais prévenu de sa marche, Witiza alla le rencontrer sur les bords de la Guadalmeiz, entre les monts de Tolède et la Sierra-Moréna... Les nombreuses troupes de Witiza plièrent sous les efforts des enfants de la Bétique... Witiza lui-même abandonna son camp pour éviter la mort, et changea son costume royal contre celui d'un berger, afin d'échapper plus sûrement au vainqueur.

Il errait depuis longtemps à l'aventure, sur les sentiers abruptes de la Sierra,

quand tout à coup un chant majestueux s'éleva sur la montagne, au milieu du silence de la nuit. Guidé par ce mystérieux appel, Witiza arriva bientôt à la porte d'un de ces nombreux monastères où les religieux devançaient le soleil, pour chanter les louanges de Dieu.

« Qui frappe à cette heure? demanda le moine chargé de veiller à la sûreté du couvent...

— Le malheur, » répondit Witiza.

La porte tourna aussitôt sur ses gonds, et le roi des Goths pénétra dans cet asile dont il ne sortit jamais.

Pendant ce temps, Rodrigue s'avancait vers Tolède, où la valeur qu'il venait de déployer, et l'intérêt que faisait rejaillir sur lui l'infortune de son père, le portèrent immédiatement au trône par l'élection de tous les Goths : il voulut que la cérémonie de son mariage précédât celle de son couronnement, et appela aussitôt près de lui sa fiancée Egilone et Thendefred, son père, demeurés à Cordoue. Tolède les accueillit avec enthousiasme, et prépara des fêtes magnifiques pour célébrer le mariage de Rodrigue; la solennité eut lieu dans la grande cathédrale de Sainte-Léocadie.

L'évêque de Tolède attendait les fiancés à l'autel. Egilone, revêtue d'un long voile blanc, y fut conduite par Thendefred; les Goths s'émurent au spectacle touchant de cette belle jeune femme et de ce vieillard aveugle. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale des mains du pontife, Rodrigue et Egilone furent entourés d'une ceinture blanche et rouge, pour signifier, d'après l'usage gothique, les bénédictions que le prêtre allait appeler sur leur union; puis le prélat posa la couronne sur leur tête et sacré Rodrigue roi des Goths.

Le peuple s'était porté en foule aux abords de l'église pour applaudir à leur union. De riches draperies décoraient les maisons et les monuments de la ville. Des groupes de jeunes filles semaient de fleurs le chemin sur lequel s'avançaient les deux rhédas (1) en argent, traînées chacune par

dix chevaux bétiques, et portant les illustres époux : les femmes et les enfants du haut des terrasses confondaient leurs acclamations avec celles qui s'élevaient de la foule et partout l'on entendait ce cri unanime : « Tolède et l'Espagne à Rodrigue et Egilone. »

Mais l'espérance que les Goths plaçaient en leur nouveau chef, ne tarda pas à s'évanouir. Les dispositions généreuses que Rodrigue venait de révéler s'éteignirent dans les fêtes mêmes qui en étaient la récompense : le vertige du plaisir lui fit oublier le devoir. La vie noble et sérieuse des premiers rois Goths disparut du palais pour faire place aux courses, aux luttes d'animaux, aux danses, aux jeux des bouffons et des mimes, aux spectacles imités de Rome et de la Grèce.

Cependant, loin des dissipations de cette cour, Egilone élevait un grand nombre de jeunes filles appartenant toutes aux familles des officiers du palais. Appelées plus tard à devenir les compagnes de la reine, elles recevaient une éducation soignée, dont l'étude de l'histoire et des lettres, la musique et la danse, faisaient l'objet principal; elles brodaient elles-mêmes en soie ou en argent leurs tuniques et leurs résilles, et filaient sur des quenouilles d'ivoire la fine laine d'Espagne ou les soies d'Orient.

Le soir, réunies dans une salle commune ou sur les bords du Tage, dans les jardins de la reine, elles confondaient en chœur leurs voix fraîches et argentines, pour charmer Egilone, qui souvent venait présider à leurs jeux.

L'usage gothique exigeait que le roi, de son côté, entreint un nombre égal de jeunes garçons pour les former à la carrière qui les attendait plus tard. Cette carrière était toujours politique ou militaire; aussi, outre l'étude des sciences et du *juegofuero*, les appliquait-on à l'exercice des armes, aux luttes, aux courses équestres, en un mot, à tout ce qui développe les grâces de l'esprit et les forces du corps. Ils suivaient le roi dans les chasses, lui présentaient l'arc, lorsqu'il voulait tirer. Plus tard, leur éducation terminée, ils choisissaient une femme parmi les com-

(1) Chars à quatre roues en usage chez les Gaulois.

pagnes de leur enfance : les deux fiancés étaient magnifiquement dotés par le roi et la reine : la jeune fille recevait en outre de la famille de son mari, dix serfs, dix suivantes, vingt chevaux, deux mille écus d'or, et pour mille sous d'ornements. Le mariage se faisait d'abord devant témoins, par le contrat et la cérémonie de l'anneau ; puis on le célébrait dans l'église de Sainte-Léocadie, et deux enfants remplaçaient aussitôt, dans le collège royal, les jeunes gens qui venaient de le quitter.

Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de la Bétique, se faisait alors remarquer au milieu de cette brillante jeunesse par son intelligence et sa merveilleuse beauté. Elle était venue tard prendre possession de la place qui l'attendait près d'Egilon : les larmes de sa mère l'avaient longtemps retenue à Cordoue, et Julien ne l'avait conduite à Tolède, que lorsque lui-même, avec sa femme, avait quitté l'Espagne pour aller occuper en Afrique le poste de gouverneur de Ceuta. Il ne fallait rien moins qu'un homme tel que lui pour contenir l'orage qui, de là, menaçait le monde entier. Il n'y avait pas un siècle que Mahomet avait fasciné par son génie toutes les populations de l'Arabie, et déjà elles s'étaient répandues comme un feu dévorant de l'Asie à l'Afrique. Croyant à leur mission céleste de conquérir la terre, ces hommes, apôtres du fanatisme, ne connaissaient plus ni distances ni obstacles..... « Dieu est grand, s'écriaient-ils ; il nous réserve le monde... Alhamah, Alhamah... Algianhah... Le combat, le combat... » Et, transportés d'enthousiasme à ce cri de guerre, ils marquaient tous leurs pas d'une victoire, domptant d'avance les peuples par le seul prestige de leur nom. Enhardis par ces triomphes rapides, ils arrivèrent devant Ceuta, où ils apprirent pour la première fois qu'ils n'étaient pas invincibles. Repoussés par l'énergique défense de Julien, ils levèrent le siège, et retournèrent dans le Kairouan sous les ordres de Mousa, leur chef.

Tandis que Julien sauvait ainsi l'Espagne et l'Europe entière par son dévouement et son courage, Rodrigue s'endormait plus

profondément dans une vie molle et inutile : la victoire de Ceuta, loin de réveiller sa valeur, ne fut qu'un prétexte à de nouvelles fêtes et à de nouveaux plaisirs.

Florinde avait alors vingt ans : elle venait d'être élevée au premier grade, parmi les dames d'honneur d'Egilon. Sa beauté, rapidement développée, avait atteint déjà toute sa perfection, et son esprit, formé par l'éducation virile que lui avait donnée son père, dominait d'une immense hauteur toutes les femmes qui l'entouraient.

Initiée aux joissances sérieuses et réelles de l'intelligence, elle leur comparait avec dédain les stériles distractions que lui offrait la cour, et les méprisait surtout depuis qu'elles lui présentaient un si étrange contraste avec la vie que menait son père à Ceuta. Seule avec Egilone, elle gémissait de cette léthargie morale où se plongeait chaque jour plus avant la noblesse gothique : loin d'être éblouie par les hommages que lui attiraient sa beauté et son rang, elle les dédaignait, et n'apportait qu'un air triste et sévère aux fêtes auxquelles elle devait assister. Une seule passion, l'amour de la patrie, fermentait dans son âme : sous l'empire de ce généreux sentiment, exalté par les leçons de son père et la vie des grands hommes de Rome et de la Grèce, elle avait élevé sa nature et cachait un héros sous l'enveloppe d'une femme.

Cette nature si digne et si étrange, avait frappé Rodrigue peut-être plus encore que la beauté de Florinde :

« Pourquoi, lui dit-il, quand ici tout respire la joie, ne voit-on sur ton front qu'un orgueilleux dédain?... »

— C'est que dans cette cour j'ai cherché vainement un homme, répondit-elle, je n'en ai pas trouvé un.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il n'existe plus des Goths que le nom. Vos ancêtres, les vainqueurs de l'Espagne, pourraient-ils reconnaître leurs fils, dans ces fantômes d'hommes dont la main ne sait tenir qu'une coupe, et dont l'épaule s'affaisserait sous le poids d'une armure ?

— Qu'importe ! s'il fallait à nos aïeux le bruit discordant des armes, il nous faut à nous des fêtes et des plaisirs. Ce n'est pas

sur les champs de bataille que se trouve le bonheur!...

— C'est là, du moins, qu'on le sauve et qu'on le protège, s'écria Florinde, en proie à son indignation!.. Rodrigue, oubliez-vous mon père et cette horde de barbares que lui seul il retient!.. Si demain ils s'élançaient sur l'Espagne, où trouveriez-vous un homme à leur opposer?... Vous fuiriez tous comme un troupeau d'enfants, jetant en pâture cette malheureuse terre à l'ennemi vainqueur. Si je n'apporte à vos fêtes que dédain et mépris, c'est que je les trouve trop efféminées pour moi-même, et que je gémis de mener une vie sans grandeur et sans dignité!...

Ce langage courageux et sévère ne pouvait plus réveiller Rodrigue, affaîssi dans l'inertie et le vice... Irrité dans son orgueil, humilié des dédains de Florinde, il l'accabla des plus indignes outrages.

Aux larmes de sa fille, Julien accourut auprès d'elle, et la serrant sur son cœur :

« Des flots de sang, lui dit-il, vont laver ton injure; l'Espagne touche à sa dernière heure.

— Mon père, s'écria Florinde, épouvantée de cette menace... l'Espagne a-t-elle rien de commun avec Rodrigue?... Quand lui seul nous offense, c'est de lui seul que vous devez nous venger.

— Que voudrais-tu!... sa vie pour notre honneur!... La partie serait trop inégale!.. Il faut que sa couronne lui soit arrachée... que son sceptre soit brisé dans sa main; que sa tête soit rasée comme celle d'un esclave!... Je veux que des milliers de voix crient sur lui : anathème... que sujets et ennemis le maudissent : qu'il promène partout sans rencontrer d'asile, sa misère et sa honte... Je l'emmène en Afrique, où Mousa n'attend plus que mon signal pour envahir Tolède et ce palais!.....

— Qu'ai-je fait! s'écria Florinde. Malheur à moi, qui attire l'ennemi sur ma patrie, et les noms de parjure et de traître sur mon père!... Non, vous ne l'appellerez pas, cet Arabe, qui n'abandonnerait plus sa conquête!... Que votre poignard se plonge dans mon sein..... mais que jamais l'Espagne ne soit aux infidèles... que jamais votre

mémoire n'apparaisse ternie aux yeux de la postérité!...

Mais Julien, n'écoulant que sa haine, entraîna sa fille en Afrique et alla rejoindre Mousa...

Alors, disent les chroniques d'Espagne, de sinistres pressentiments s'emparèrent de l'esprit de Rodrigue. Un jour, suivi de quelques-uns de ses officiers, il était monté au plus élevé des sept monts de Tolède, sur lequel se trouvait une tour bâtie par Hercule, où personne n'osait pénétrer, tant il s'attachait à cet édifice de craintes superstitieuses. Après avoir fait céder la lourde porte de fer qui en fermait l'entrée, les soldats descendirent dans un souterrain, d'où ils revinrent bientôt pâles et effarés.

« L'esprit du mal habite ce lieu, dirent-ils à Rodrigue; son haleine éteint la lumière; nous avons entendu ses mugissements : si nous forçons son asile, malheur à nous et à toi! »

Mais cette crainte n'arrêta pas Rodrigue : il descendit lui-même, et parvint à la porte d'un caveau taillé dans le roc, sur lequel on lisait en caractères grecs :

« Le roi qui ouvrira ce souterrain et pourra découvrir les merveilles qu'il renferme, verra des biens et des maux! »

Encouragé par cette promesse, Rodrigue fait briser les obstacles que présente l'entrée du caveau, et se trouve bientôt dans une salle immense, au milieu de laquelle s'élevait un énorme géant de granit. Il tenait à la main une puissante masse d'armes qui, soulevée au moyen d'un mécanisme ingénieux, frappait le sol à grands coups et produisait le bruit et le souffle dont les soldats goths avaient été si effrayés. Une large pierre au milieu de ce caveau promettait par une autre inscription des merveilles inouïes à celui qui l'ouvrirait. Avidé de posséder ce trésor, Rodrigue souleva le couvercle du coffre... mais il n'y trouva qu'un épais parchemin sur lequel se voyaient des figures sinistres revêtues de costumes étranges. Au même instant, il découvrit à la lueur des torches quatre inscriptions sur les murs du souterrain. Au fond de la grotte se voyait celle-ci :

« J'invoque les Arabes. »

A l'entrée : « Je fais mon devoir. »

A gauche : « Tu seras dépossédé. »

Et à droite : « Pauvre roi, tu es entré ici pour ton malheur ! »

Un violent orage, rapportent les chroniques, renversa cette tour la nuit qui suivit la visite de Rodrigue. Cette même nuit, le 25 de la lune de Redjeb, de l'année 92 de l'Hégire (28 avril 711), Thareg, général musulman, débarquait avec ses soldats sur les côtes de l'Espagne, à Dsezi-rah-el-Hadra, qu'ils nommèrent l'île Verdoyante, parce que de loin elle leur avait paru toute verte. De là atteignant le mont Calpé qui domine en souverain l'Océan, ils s'y entourèrent de retranchements, et y trouvèrent une position inattaquable. Fier de posséder déjà ce redoutable rempart de l'Espagne, Thareg lui donna son nom, Gebal-Thareg, montagne de Thareg, dont on a fait depuis Gibraltar; puis pour ne laisser à ses soldats d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir, il réunit ses vaisseaux, et fit jeter sur chacun d'eux des brandons enflammés. Un immense incendie éclata bientôt sur les flots. La flamme s'éleva dans l'espace, d'où, reflétée dans les profondeurs de l'Océan, elle semblait embraser à la fois l'horizon et l'abîme... Le craquement des vaisseaux s'engouffrant dans les vagues, dominait cette scène comme un majestueux orage; à ces bruits sinistres succéda un profond silence, et le rocher, embrasé un instant, cacha sa tête altière dans les ténèbres de la nuit.

La nouvelle de l'arrivée des Arabes se répandit rapidement dans toute l'Andalousie, et malgré la résistance que leur opposa Theudimir, qui en était gouverneur, ils furent bientôt maîtres des places les plus importantes. Saisi d'effroi devant ces rapides progrès, Theudimir écrivit à Rodrigue :

« Seigneur, du côté de l'Afrique est tombée sur nous une horde d'ennemis. Je ne sais s'ils viennent du ciel ou de la terre, tant leur attaque est prompte... Tous nos efforts contre eux sont impuissants; ils campent sur nos terres : que vos troupes accourent pour nous en délivrer; vous-même, venez en personne m'aider à les détruire ou à les repousser. »

Le danger réveilla l'ardeur de Rodrigue; il accourut à la tête de tous les soldats goths et romains qu'il put réunir, et se disposa, arrivé aux champs de Sidonia, à commander lui-même la bataille qui devait décider de son sort.

Les Sarrasins, de leur côté, sous les ordres de Thareg et de Mougueith, son lieutenant, se pressaient d'arriver jusqu'à lui. Ils descendaient la montagne qui domine le Guadalété, non loin de l'antique Asindo, sur l'emplacement de laquelle s'assied aujourd'hui la ville de Xérès. Puis, s'avancant vers la plaine, ils arrivèrent bientôt sur les bords du Guadalété. Aussitôt les deux armées se préparèrent au combat : inclinés dans la poussière, les Arabes se tournèrent vers l'Orient pour implorer Allah et son prophète, tandis que Rodrigue, suivant l'usage des Goths, se prosterna, et demanda avec son armée à genoux, que Dieu bénisse leurs armes.

A peine la prière était-elle achevée, que les sons des trompes et des cymbales retentirent dans les deux camps; enivré de ces chants guerriers, Arabes et Goths s'attaquent, se confondent, et semblent trouver une énergie nouvelle à l'aspect du sang et de la mort. La nuit suspendit le combat, que le jour suivant vit reprendre avec une égale ardeur. Dieu seul qui les avait créés, dit un auteur arabe, pouvait compter le nombre de cadavres dont le sol était couvert. Malgré cet effrayant carnage, l'armée de Rodrigue semblait rester intacte. Grossie à chaque instant par de puissants renforts, elle l'emportait tellement en nombre sur celle des Arabes, qu'à peine avaient-ils un homme à opposer à quatre. Épouvantés par cette multitude croissante, leur courage céda un instant, et déjà ils abandonnaient le terrain, quand Thareg, se jetant dans les rangs, s'écria :

« Vainqueurs de l'Al-Maghreb, eh quoi! fuiriez-vous comme des lâches?... Où pensez-vous trouver un asile? La mer est derrière vous... devant vous est l'ennemi... Il n'y a de secours que dans notre valeur et de miséricorde qu'en Dieu. Wallah..... faites comme moi, j'attaquerai leur roi, et si je ne lui ôte la vie, je mourrai de sa main!... »

Cinq mille cavaliers berbères nouvellement débarqués d'Afrique arrivèrent au même instant, sous les ordres du comte Julien, auquel s'étaient ralliés aussi les juifs de la Bétique et tous les chrétiens mécontents de Rodrigue.

Le combat recommence aussitôt avec une nouvelle fureur. Rodrigue, monté sur son cheval Orélia, qu'ont célébré tous les romanceros, se jette dans la mêlée. Reconnu par le père de Florinde, il répond à son attaque, et engage avec lui une lutte terrible. Leurs fers se croisent et se choquent : mille étincelles jaillissent de leurs armures ; leurs coups portés avec une égale adresse suspendent longtemps le succès : enfin Rodrigue atteint de sa pique la poitrine du comte... Au même instant, un jeune guerrier, que nul n'avait encore re-

marqué, se jette au milieu d'eux, et, faisant de son corps un rempart à Julien, le sauve de la mort. Au bruit de ce combat, Thareg accourt y prendre part : du premier effort, il renverse Rodrigue, et l'étend dans la poussière. Le jeune Goth qui venait de le combattre semble maintenant vouloir le venger : il s'élance sur l'Arabe, le poursuit et le frappe ; mais atteint lui-même d'un coup mortel, il chancelle, et tombe sans vie auprès du corps de Rodrigue.

Les Goths se pressent autour de ce jeune et vaillant héros, et, soulevant la visière de son casque, ils reconnaissent Florinde, la fille de Julien.

Ce même soir, le 13 de Schavral, 92 de l'Hégire (26 juillet 711), l'Espagne était vaincue !

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

La Guerre des Deux Roses ; par M. Todièrè, édition de Mame, Tours.

M. Todièrè a consacré sa plume aux époques les plus intéressantes de l'histoire des deux nations rivales : la France et l'Angleterre. Il a écrit : *L'Angleterre sous les trois Edouards, de la dynastie des Plantagenets ; Charles VI, les Armagnacs et les Bourguignons* ; et enfin, *la Guerre des deux Roses*.

Nous avons choisi ce dernier ouvrage, à cause de l'intérêt extrême qu'offre cette guerre civile, qui a mis en jeu de si grands caractères, et provoqué des scènes si touchantes et si dramatiques. La famille des Atrides n'a pas eu de haines plus farouches que les deux races d'York et de Lancastre ; la tragédie antique n'a pas chanté de plus navrantes infortunes que celles de Marguerite d'Anjou, de la veuve et des enfants d'Edouard IV, et Shakspeare a puisé dans l'histoire de son pays, dans les souvenirs encore récents de ses contemporains, quelques-unes de ses plus fortes et de ses plus profondes inspirations.

Notre pays (quel Français l'ignore ?) avait

longtemps et cruellement souffert sous la hautaine domination de Henri V, roi d'Angleterre et gendre de notre malheureux Charles VI. L'usurpateur mourut jeune, laissant un fils nommé Henri, qui, roi au berceau, hérita de la couronne d'Angleterre et des provinces de France que lui avait concédées la démence de Charles. Il avait pour tuteurs les ducs de Bedford et de Gloucester. Le premier, grand capitaine, prince prudent et sage, gouverna les provinces anglaises de France ; le second, brave, libéral, mais emporté, fut revêtu du titre de lord-protecteur du royaume d'Angleterre. Sous le règne de ces deux princes, les armes des Anglais furent d'abord heureuses ; mais leur fortune s'arrêta devant les remparts d'Orléans, devant l'épée et la prière d'une humble bergère.

Ainsi commença le règne malheureux de Henri VI. Ses ancêtres, grâce à leurs victoires du continent, avaient fait croire à la force de leur monarchie ; elle perdit son prestige, lorsque, vaincue, elle fut chassée des terres de France. La couronne devint alors un jouet entre les mains des sei-

gneurs qui, pendant trente ans, en disposèrent à leur gré.

Quand Henri atteignit sa majorité, les finances du royaume étaient dilapidées, la cour divisée entre le duc de Gloucester et le cardinal de Winchester, l'armée vaincue, le peuple malheureux et opprimé. Ce prince s'allia à une race aussi brillante et aussi malheureuse que la sienne, il épousa Marguerite d'Anjou, fille de René, duc de Lorraine et comte de Provence, princesse spirituelle, courageuse, dévouée, accomplie, mais qui n'apportait à son mari ni argent, ni puissantes alliances. Henri était pieux, doux, inoffensif, et l'autorité passa bientôt de ses mains à celles de sa femme, qui distribua les grâces et les emplois. Elle forma avec quelques seigneurs, Suffolk, le duc de Somerset, le cardinal de Winchester, un parti qui cherchait à anéantir l'autorité du duc de Gloucester, oncle du roi ; ce rôle, adopté par une femme et une reine, était un tort et fut un malheur, et la mort à peu près subite du *bon duc* fit planer sur ses ennemis les plus odieux soupçons. La haine populaire s'attacha dès ce jour à Marguerite, à son époux, à Suffolk, leur ami le plus intime ; et remarquons-le en passant, si Marguerite d'Anjou n'avait eu d'autre ambition que d'être une femme dévouée, une tendre mère, une reine charitable et pieuse, elle n'aurait pas excité ces soupçons, elle n'aurait pas assumé sur les siens ces haines redoutables, elle n'aurait pas vu son mari captif, son fils assassiné, elle ne serait pas morte elle-même dans l'abandon et le désespoir. Les plus nobles facultés, mal dirigées, deviennent une arme dont on se frappe soi-même.

Cette impopularité croissante de Henri et de Marguerite éveilla les espérances de Richard, duc d'York, et l'engagea à porter ses vues jusqu'au trône d'Angleterre. Il descendait, par sa mère, du second fils d'Édouard III. Henri descendait du troisième. Richard jouissait d'une immense fortune : il était courageux, habile et prudent. De nouveaux désastres en France, la perte du Mans et de Rouen, que les Anglais avaient gardés jusqu'alors, achevèrent de ruiner dans l'esprit public la maison de Lancastre. Suffolk, qu'on accu-

sait de trahison, devint odieux ; le roi et la reine furent méprisés, et le malheureux Suffolk, cruellement assassiné par les partisans d'York, mourut en protestant jusqu'à la fin de sa fidélité et de son innocence. Des révoltes éclatèrent de toutes parts et furent le prélude de la terrible guerre civile qui porta le nom des *Deux Roses*. Richard d'York portait dans ses armes une *Rose blanche*, et Henri de Lancastre une *Rose rouge* ; les deux factions se partageaient l'Angleterre. La *Rose rouge* soutenait Henri VI, prince pieux et bon ; Marguerite d'Anjou, princesse ambitieuse, mais intelligente et ferme ; le duc de Somerset et ses trois fils, et les deux frères utérins du roi, Edmond, comte de Richmond, et Gaspard, comte de Pembroke.

La *Rose blanche* voyait à sa tête Richard, duc d'York, et son fils Édouard, comte de March ; le duc de Norfolk, le comte de Salisbury et son fils, Richard, comte de Warwick, le *Faiseur de rois*, qui surpassait les hommes des deux partis par son génie et son courage. Pendant plusieurs années, Marguerite et son époux luttèrent contre les factions redoutables et les perfides intrigues qui menaçaient leur trône ; mais en 1454, le roi fut attaqué d'une violente maladie qui paralysa son corps et son esprit et le rendit incapable du gouvernement. Le duc d'York fut alors nommé lieutenant ou protecteur d'Angleterre, emploi dont il usa pour affermir son crédit, sans oser cependant s'emparer de la suprême puissance. Le roi, revenu à la santé, ôta à York ses fonctions provisoires ; le duc irrité se retira de la cour, et revint bientôt à la tête d'une armée. Le roi résolut de soutenir l'attaque et la bataille eut lieu à Saint-Albans ; la *Rose blanche* l'emporta, et dès ce jour, Henri ne fut plus roi que de nom, sous le protectorat du duc d'York.

C'est à la bataille de Saint-Albans que commence véritablement cette guerre de trente années, poursuivie à travers des péripéties émouvantes et diverses, et racontée par M. Todièr avec beaucoup de clarté, de méthode et d'intérêt. Nous y voyons figurer en première ligne Marguerite d'Anjou, l'âme de son parti, le soutien de son faible époux, le *Cœur-de-lion* des Lancastres, et

dont les infortunes ont seules égalé le courage et la constance. Nous la voyons triomphante à Wakefield, puis abattue par un retour soudain de la fortune, qui mit la couronne sur la tête d'Édouard. Nous suivons la destinée d'Édouard IV d'York, « Beau prince, entre les beaux du monde, » selon l'expression de Commynes, mais artificieux et cruel, et dont la mort prématurée paya les fautes; celle de Henri VI, qui vit se terminer par une mort sanglante sa longue captivité; celle de l'ambitieux Warwick, passant tour à tour d'York à Lancastre, et dont les conseils et l'épée valaient mieux qu'une armée pour la cause qu'il servait; celle du jeune prince de Galles, fils du roi Henri, lâchement assassiné après la bataille de Tewkesbury, dernier malheur qui combla la coupe amère où Marguerite buvait depuis tant d'années. Nous retrouverons cette reine survivant aux désastres de sa maison, et assistant aux malheurs de son ennemi; savourant avec joie les querelles domestiques qui divisaient la maison d'York, la défiance semée entre le roi Édouard et ses frères, le meurtre du duc de Clarence, la mort d'Édouard lui-même, frappé au milieu de sa carrière, et laissant le trône à un enfant âgé de douze ans. Ce jeune roi et son frère, faibles victimes dévouées à l'ambition du duc de Gloucester, furent étouffés par ordre de leur oncle, double hécatombe offerte aux mânes du fils de Henri; Richard III monta sur le trône d'Angleterre. C'était une âme monstrueuse dans un corps difforme; il inspirait à ses sujets une de ces terreurs qui ne peuvent durer et qui sont, d'ordinaire, les avant-coureurs de la chute des rois.

Le parti de Lancastre se releva dans la personne du comte de Richmond, neveu de Henri VI, et le 22 août 1485, les deux armées se rencontrèrent à Bosworth, près de Leicester. Après un combat opiniâtre, le tyran périt, et laissa la couronne au comte de Richmond, qui régna sous le nom de Henri VII, et qui, en épousant Elisabeth d'York, réunit les droits des deux maisons rivales, qui avaient excité la *Guerre des Deux Roses*. Marguerite d'Anjou n'était morte que depuis trois ans.

Cette guerre civile a fourni à Shakspeare

le sujet de trois drames (Henri VI, première partie, Henri VI, deuxième partie, Richard III) qui, représentés au siècle d'Elisabeth, devaient causer aux spectateurs une de ces émotions dont les tragédies historiques de la Grèce peuvent seules nous donner l'idée, et que justifient les caractères si vrais, les scènes si touchantes et si fortes qui revivent en ces pages. Nous citerons, en terminant, le dialogue entre la reine Marguerite d'Anjou et la reine Elisabeth, veuve d'Édouard et mère des princes assassinés par Richard III, et la duchesse d'York, mère de ce dernier. Il résume presque toute l'histoire des crimes et des infortunes de ces deux maisons royales.

ÉLISABETH.

Ah! mes pauvres princes, mes pauvres enfants! Fleurs non épanouies! boutons naissants! si vos ombres innocentes voltigent dans l'air, si vous n'êtes point encore fixés dans votre éternel séjour, que vos ailes aériennes planent au-dessus de moi, et entendent les gémissements de votre mère!

MARGUERITE.

Planez au-dessus d'elle; dites-lui que la loi du talion a étendu sur votre jeune aurore le voile de l'éternelle nuit.

LA DUCHESSE (mère de Richard III).

Tant de misères ont brisé ma voix, que ma langue usée par la plainte est immobile et muette. Édouard Plantagenet, pour quoi es-tu mort?

MARGUERITE.

Un Plantagenet est tombé en retour d'un Plantagenet; un Édouard expie la mort d'un Édouard.

ÉLISABETH.

O Dieu! as-tu pu abandonner ces innocents agneaux et les jeter dans la gueule du loup? Pourquoi ferais-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime?

MARGUERITE.

Et quand on égorgeait mon pieux Henri et mon fils bien-aimé?

ÉLISABETH.

O terre! que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres

un siège de douleur?... Ah! qui plus que nous a sujet de gémir?

MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'ainesse, et que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres... J'avais un Edouard, un Richard l'a tué; j'avais un Henri, un Richard l'a tué. (*S'adressant à Élisabeth.*) Tu avais un Edouard, un Richard l'a tué; tu avais un Henri, un Richard l'a tué!

LA DUCHESSE.

Et moi aussi, j'avais un Richard, et tu l'as tué; j'avais un Rutland, et tu as aidé à le tuer!

MARGUERITE.

Tu avais un Clarence, et un Richard l'a tué. De tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne la chasse à tous, jusqu'à ce que la mort s'ensuive.... O Dieu juste! équitable dispensateur! combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur le fruit des entrailles de sa propre mère, et la forçât de joindre sa douleur à la douleur des autres!

LA DUCHESSE.

Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs; Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

MARGUERITE.

Pardonne-moi, je suis affamée de vengeance, et maintenant qu'elle est sous mes yeux, j'en repais mes regards. Il est mort ton Edouard, qui a tué mon Edouard, et les témoins de ce drame tragique, Hastings, Rivers, Vaughan, Gray, sont descendus avant le temps dans la nuit du tombeau. Richard vit encore, lui, le noir émissaire de l'enfer, chargé de lui acheter des âmes et de les lui envoyer; mais elle approche à grands pas sa fin déplorable, qui ne sera point pleurée...

ÉLISABETH.

Où! tu m'as prédit qu'un jour viendrait où je t'appellerais pour maudire cette hideuse araignée, le crapaud impur au dos vouté.

MARGUERITE.

Je t'appellerai alors, futile simulacre de ma grandeur, femme élevée si haut pour être précipitée si bas, mère dérisoire de deux beaux enfants... Où est ton époux maintenant? où sont tes frères? où sont tes deux fils? où sont tes joies? Qui t'implore? qui s'agenouille et dit: Dieu sauve la reine!... Repasse tous tes souvenirs dans ta mémoire et vois ce que tu es maintenant. L'épouse heureuse est une veuve désolée; mère pleine de joie, tu déplores aujourd'hui ce titre; toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une suppliante; de reine que tu étais, tu n'es plus qu'une malheureuse couronnée de douleurs; tu me méprisais, maintenant je te méprise... toi qui avais pris ma place, tu as pris aujourd'hui une large part de mes douleurs. Aujourd'hui ta tête orgueilleuse porte la moitié de mon joug... Adieu, épouse d'York, reine de malheur: ces maux de l'Angleterre feront ma joie en France.

ÉLISABETH.

O toi qui excelles à maudire, apprends-moi à maudire mes ennemis.

MARGUERITE.

Ne dors pas la nuit, et jeûne le jour; compare ta fidélité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes enfants plus beaux qu'ils n'étaient, exagère le prix de ce que tu as perdu pour haïr davantage l'auteur de cette perte; que ce soient là tes pensées, et tu apprendras à maudire....

Cette scène résume admirablement le drame sanglant des *Deux Roses*, en nous montrant ces trois femmes, pleurant sur des tombeaux, et s'entr'accusant de la mort de leurs époux et de leurs fils. Richard III termine cette sombre tragédie et domine les autres personnages de toute la hauteur de ses crimes, lui qui a porté la mort, non-seulement au sein de la faction rivale, mais parmi ses frères et ses neveux. Le caractère que Shakspeare prête à la reine Marguerite ne s'accorde pas avec les actes de la vieillesse de cette femme infortunée, qui ne s'occupait plus que de la prière et de bonnes œuvres. Sans doute la chrétienne avait pardonné les outrages que la reine avait soufferts.

Quelques-unes de nos lectrices pourront, sous les yeux de leurs mères, lire les drames de Shakspeare, mais nous recommandons à toutes le livre de M. Todièrè, qui leur offrira des données très-justes et très-intéressantes sur cette époque historique. Ajoutons, pour l'honneur des lettres françaises, que le meilleur auteur à consulter sur les guerres civiles d'Angleterre, c'est notre bon et judicieux Philippe de Commynes.

La Corbeille de l'enfance, par madame
M. J. Adolphe Guérard.

Nous recommandons à nos lectrices, surtout aux jeunes mères, aux bonnes sœurs, qui s'occupent de l'éducation des petits enfants de la famille, un charmant volume de poésies, publié par madame Guérard.

Pour remplir sa corbeille, elle a glané dans les riches moissons des poésies du beau pays de France, et elle offre aux enfants un choix de morceaux gradués, arrangés avec goût et intelligence, depuis les prières naïves destinées à la première enfance, jusqu'aux morceaux d'un ordre plus élevé dont la jeune fille voudra orner sa mémoire. Des annotations, faites avec beaucoup de discernement, accompagnent chaque pièce de ce recueil, où les lectrices du *Journal des Demoiselles* retrouveront des noms chers et connus, tels que ceux de madame Anaïs Ségalas, madame Desbordes-Valmore, mademoiselle Elise Moreau, qui ont enrichi notre publication de ces vers charmants que nulle d'entre nous n'a pu oublier.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ALLA SUA MADRE.

Della pia, bene spesa, alta tua vita
Fia dunque ver, che il settantesim' anno,
Secura omai d'ogni terreno affanno,
Tu varchi, o Madre, a Dio già quasi unita ?

Beata oh tu, che gli occhi a tergo ardità
Rivolger puoi, scervi d'umano inganno !
Nè desio nè rimorso a te mai danno
Gli scorsi lustri della età fornita.

Beata oh tu, che in alma speme acceso
Fisi intrepida il ciglio alle superne
Sedi, ove ognora fu in tuo spirito inteso !

Su le sublimi tue tracce materne
Avessi io pur fervido il vol disteso,
Ch'or terrei sole cose esser le eterne !

VITTORIO ALFIERI.

A SA MÈRE.

De ta pieuse vie aux vertus consacrée,
Ma mère, il est donc vrai que soixante-dix ans
Sont accomplis déjà ; que de nos maux pesants,
Toi presque unie à Dieu, tu marches délivrée !

Heureuse, car tu peux sans regrets irritants
De tes jours accomplis contempler la durée,
Et dans tes souvenirs interroger le temps
Sans qu'un remords se glisse en ta vie épurée.

Heureuse, car tu peux vers le trône éternel
Élever ton regard tout brillant d'espérance,
Toi qui cherches toujours une patrie au ciel.

Ah ! que n'ai-je suivi ton chemin maternel !
J'eusse pris mon essor, le cœur plein d'assurance,
Et seuls les biens d'en haut seraient ma récompense.

Mlle LOUISE MERCIER.

LES FILLES DE GRÉTRY.

« Depuis la perte de mes filles, mortes toutes les trois vers l'âge de quinze ans, dit Grétry, je me suis mille fois rappelé un fait qui, trente ans d'avance, semblait me présager mon malheur.

» Me promenant dans le jardin d'un couvent, à Rome, j'aperçus un vieux religieux occupé, devant une table, à séparer des graines; il les observait au microscope, puis il mettait les unes à droite, les autres à gauche. Sa figure vénérable, l'attention qu'il apportait à son travail me firent approcher de lui. « *Je ne vois pas*, lui dis-je, *mon père, pourquoi vous séparez ces graines; elles me semblent absolument semblables.* — *Voyez-les*, me dit-il, *à travers ce microscope.* » Il me fit apercevoir sur certaines graines un point noir. « *Vous croyez*, lui dis-je, *que ce point presque imperceptible?...* — *Je vous en donnerai la preuve, si vous le voulez.* » Il alla prendre un vase rempli de terre; il y fit six trous, trois à gauche, trois à droite, posa les bonnes graines d'un côté, les mauvaises de l'autre. « *Quand vous viendrez dans notre jardin*, me dit-il, *observez les tiges à mesure qu'elles pousseront; vous trouverez le vase ici.* » Je revins souvent à l'endroit qu'il m'avait désigné. Je crus d'abord que le bon père s'était trompé, car les six plantes poussaient également bien. Mais quelle fut ensuite ma tristesse, oui, une tristesse véritable, quand trois de mes pauvres petites plantes commencèrent à se faner! chaque jour faisait pencher une feuille, et je les vis enfin mortes et desséchées, tandis que les autres prospéraient. Je cessai d'aller visiter le vase; je ne les vis point en fleurs; un sentiment douloureux m'éloignait de cette allée quand je voulais y porter mes pas: « *Elles vivront bien sans moi*, » me disais-je; et je soupirais chaque fois sur mes trois petites fleurs mortes. Hélas! je soupire encore et c'est pour toute ma vie.

» Jenny, Lucile, Antoinette (1), étaient

les noms de mes charmantes filles. L'aînée avait la figure d'une vierge; sa douceur, sa candeur, la distinguaient de ses deux cadettes. Je disais souvent à mes amis: Voilà mon bâton de vieillesse; voilà celle qui, semblable à Antigone, conduira son père au soleil pour ranimer son existence. Elle prévenait tout le monde par des petits soins; mais ces attentions de sa part en réclamaient d'autres pour soulager sa faiblesse. Elle montrait de l'antipathie pour toute espèce d'application: je me rappelle que pour apprendre l'alphabet, ses beaux traits s'altéraient visiblement. A quinze ans, ma fille savait d'une manière imparfaite tout ce qu'on lui avait appris avec peine: la géographie, le clavecin, le solfège, la langue italienne; mais elle chantait avec les accents d'un ange, et le chant était la seule chose qu'on ne lui eût pas enseignée. Elle m'écoutait souvent quand je composais: le compositeur est obligé de répéter vingt fois le même trait pour le mettre dans un jour favorable; ce sont les meilleures leçons de chant que puisse recevoir celui qui écoute.

» A seize ans ma fille s'éloignit doucement, croyant que sa faiblesse annonçait sa prompte guérison. Le jour de sa mort, elle me dit d'écrire à une de ses amies « *qu'elle ne pouvait aller aujourd'hui à son bal; mais qu'elle ne manquerait pas de se rendre au premier qu'elle donnerait.* » Je lui présentai une montre en or qu'on venait de m'apporter. Je n'eusse pas agi de même avec sa sœur cadette; elle m'eût dit: « *Tu m'annonces ma dernière heure.* » Mais la douce simplicité de Jenny ne me faisait rien craindre. Elle me dit qu'elle aurait bien du plaisir à la porter, pour penser toujours à moi. Elle s'endormit pour jamais, assise sur mes genoux, aussi belle que pendant sa vie. Je la serrais contre mon cœur désespéré; mais les cris de ses sœurs qui devaient bientôt la suivre, me détachèrent de ce précieux fardeau. Bientôt je ne devais plus entendre le doux nom de père!

(1) Cette dernière avait pour marraine la reine de France, qui lui témoignait beaucoup d'intérêt.

» Cependant les deux autres conservaient une santé solide. Lucile, la seconde, auteur de la musique du *Mariage d'Antonio*, avait autant d'énergie, d'activité, que l'aînée en avait eu peu. C'était la tuer que l'empêcher d'agir; sa tête était toujours occupée et ses traits toujours en mouvement. Si on lui reprochait une faute dont elle était innocente, la révolte paraissait sur son visage; mais, coupable, sa réponse était toujours la soumission accompagnée de larmes. Son caractère extrême (en tout semblable au mien) s'indignait contre l'injustice, qu'elle avait en horreur; et toujours le sentiment du bien, qu'elle avait au fond du cœur, tempérant son caractère irascible. J'étais son refuge ordinaire dans toutes les situations de sa vie. En la voyant venir à moi, je lisais jusqu'au fond de son âme.

» Quand elle composait, elle pinçait sa harpe avec colère, elle s'impatientait de ne rien trouver. Je lui disais : *« Tant mieux ! c'est une preuve que tu ne veux rien faire de médiocre. »* Lorsqu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, elle accourait vers moi : *« Tiens, disait-elle, je t'ai fait ce morceau diabolique. — Tout est diabolique dans les arts, disais-je, quand on sent la vérité et qu'on veut la rendre; l'air le plus léger est aussi difficile que le plus grand morceau. »* Elle tremblait pendant que j'examinais ce qu'elle venait de faire. Je me gardais bien de lui montrer de suite les défauts essentiels; mais le lendemain : *« J'ai rêvé, disais-je, à ce morceau d'hier; il y faudrait peut-être changer ou ajouter cela... Qu'en penses-tu ? Essayons au piano les deux manières... — Oui, répondait-elle, tu as raison : que tu es heureux, toi; tu trouves tout de suite ce qui convient. — Il est vrai, ma fille, mais il y a trente ans que je le cherche. »*

» Observez le petit air de bravoure du *Mariage d'Antonio*; Pergolèse ne le désavouerait pas; il n'y a rien dans cet air que le luxe nécessaire, et qui peut convenir à la jeune villageoise qui le chante. Voici comment il fut composé. Depuis plusieurs jours ma fille ne faisait rien; sa mère lui dit : *« Si tu ne veux point travailler à cette petite pièce, tu devrais renvoyer le poème à*

l'auteur. — Elle accourt aussitôt auprès de moi : Maman me gronde; elle croit qu'on est toujours en train de composer. — Elle a tort; mais pour savoir si tu es en train, il faudrait au moins l'essayer. — Mais je rêve à cet air depuis plusieurs jours. — En ce cas tu le feras bien. » Elle me quitta, et en moins d'une heure, elle fit cet air tel qu'il est gravé (1).

» Peut-on avoir plus de candeur, de simplicité et d'énergie tout à la fois? on n'avait besoin d'employer à son égard ni douceur ni sévérité; il ne fallait qu'être juste. Le goût de la parure, si naturel à son sexe, n'était pas dominant chez elle; si d'un coup de baguette une fée l'avait parée, elle l'aurait trouvée bon; mais le temps qu'il faut perdre à soigner sa toilette, la lui rendait indifférente; tout son bonheur était dans la lecture, des vers surtout, et dans la musique qu'elle aimait passionnément.

» Mes amis, voyant combien elle était instruite pour son âge, nous sollicitaient de ne pas attendre longtemps pour la marier. Je crus la rendre heureuse en lui donnant pour époux un jeune homme dont l'éducation et les talents répondaient à mes desirs; quoiqu'il ne fût qu'un amateur distingué,

(1) Voici ce que Grétry écrivait au *Journal de Paris* avant la première représentation du *Mariage d'Antonio* : *« La petite pièce en un acte, qu'on donne aujourd'hui aux Italiens, a été mise en musique par une de mes filles, âgée de treize ans. Elle a composé tous les chants avec leur basse et un léger accompagnement de harpe; j'ai écrit la partition qu'elle n'était pas en état de faire. Les morceaux d'ensemble ont été rectifiés par moi, cette composition exigeant une connaissance du théâtre, que je serais bien fâché qu'elle eût acquise; c'est à titre d'encouragement que je lui ai permis cet essai. Le public seul peut lui permettre de continuer. »*

Le public accueillit très-favorablement l'ouvrage de Lucile; le *Mariage d'Antonio* eut beaucoup de succès, et toujours on faisait répéter ce couplet final, qui contenait une allusion à l'extrême jeunesse du compositeur.

« Le temps seul mûrit les talents;
 « Aux bords que le Permesse arrose,
 « On cueille, en marchant à pas lents,
 « La violette avant la rose.
 « Ce n'est qu'instruit par vos leçons,
 « Qu'on peut mériter vos suffrages :
 « Il est des fleurs de toutes les saisons,
 « Il est des talents de tous âges. »

je vis en lui un artiste dont j'allais diriger toutes les idées, par l'estime qu'il me témoignait et le prix qu'il semblait attacher à s'unir à ma famille. Je fus trompé; ce n'était ni ma fille ni moi qu'il recherchait: il avait été élevé en esclave, il ne prenait les chaînes du mariage que pour échapper à la domination de son père. Il était naturel, selon lui, de traiter sa femme comme il avait lui-même été traité; il déchira le cœur sur lequel il allait régner, et deux ans de chagrins conduisirent Lucile au tombeau (1).

» Qu'on imagine, après deux pertes aussi sensibles, combien l'existence de notre troisième fille nous devenait chère! N'ayant plus que ce seul objet d'amour, nous frémissons, ma femme et moi, à la moindre indisposition qui lui survenait. Elle nous dissimulait une partie de la douleur qu'elle avait ressentie de la perte de sa sœur. « *Hélas! disait-elle, après une union si mal assortie, vous ne deviez attendre que des chagrins mortels, qui se seraient renouvelés chaque jour, et qui tôt ou tard auraient fait succomber ma pauvre Lucile; consolez-vous, s'il est possible, en songeant qu'elle a mis fin par sa mort aux longues douleurs que son mariage lui préparait.* »

» Je sentais la justesse de ce tristerai-

(1) La Providence, dit un auteur contemporain de Grétry, ne voulant pas épuiser toute sa rigueur sur un modèle de grâce et de beauté, exauça le dernier vœu de Lucile: ce fut d'épargner à sa famille la douleur de la voir expirer. Elle mourut pendant la nuit sans proférer la moindre plainte, et lorsqu'à l'aube du jour on s'approcha de cette angélique créature, on s'imagina d'abord, au calme répandu sur sa figure céleste, à la couleur purpurine qui colorait ses joues, qu'elle sommeillait encore.

La douleur qu'éprouva la famille Grétry ne saurait se décrire. Antoinette ne pouvait s'arracher des restes inanimés de sa sœur chérie; ce fut de force qu'on l'en sépara.

Plus de cent musiciens escortèrent le cercueil de la défunte, et lorsqu'à la prière du prêtre se joignirent de nombreux instruments, exécutant l'ouverture du *Mariage d'Antonio*, dont Lucile avait composé la partition, tous les assistants éprouvèrent un sentiment de douleur et de regret qui se peignit sur leurs visages. L'abattement de Grétry, toujours morne et silencieux, était effrayant; il perdait celui de ses enfants qui, sous tous les rapports, avait avec lui le plus de ressemblance.

nement, et mon cœur lui répondait tout bas : *Pourvu que tu vives, toi! Pourvu que tu nous restes, ta mère et moi, nous aurons encore quelques beaux jours.* C'est ainsi que je m'efforçais de supporter la perte de mon enfant chéri, de celle qui, dans l'art musical, eût prouvé que son sexe peut être doué du génie original qu'on lui refuse encore. Cependant je priai notre chère Antoinette de ne s'occuper d'aucune étude qui pût la fatiguer; je conjurai ma femme de la laisser libre de toutes ses volontés; elles étaient si pures et si raisonnables! Avec les jeunes filles de son âge, un doux persiflage du meilleur ton régnait dans ses propos; jamais on n'eut plus de tact, de décence, de gaieté sans folie, plus d'aplomb et de goût que n'en eut cette charmante créature. Belle comme l'aurore, devenue fille unique d'un père au-dessus de la médiocrité de fortune, elle ne manquait pas de prétendants, mais l'exemple terrible de sa sœur ne lui faisait pas désirer le mariage. Lorsque nos amis lui en parlaient, elle leur montrait le portrait de Lucile, et, sans rien ajouter à cette réponse, elle les forçait à changer de conversation (2).

» Après quelques mois et dès l'entrée du printemps, Antoinette nous témoigna l'envie de retourner à Lyon où nous avions été l'année précédente. Nous approuvâmes ce projet; nous avions tous besoin de dissipation. Je dis même à ma femme que nous ferions bien de voyager jusqu'à ce qu'Antoinette eût atteint l'âge fatal où nous avions perdu nos deux aînées. Nous retournâmes donc à Lyon, et je fis pendant cet été la musique de *Guillaume Tell*. Je travaillais dès le matin dans la chambre de ma fille; elle me dit un jour : *Ta musique a toujours l'odeur du poème, celle-ci sentira le serpolet.* »

» Vers l'automne, nous remarquâmes, ma femme et moi, que notre enfant perdait sa gaieté naturelle et n'avait plus d'appétit. Sans nous communiquer notre frayeur, nous l'observions sans cesse. Je pris enfin ma femme en particulier : Tu vois ta fille! lui dis-je. A ce seul mot, un froid glacial

(2) Il paraît cependant qu'Antoinette devait épouser un littérateur, collaborateur de son père.

se saisit d'elle, ses larmes n'attendaient que les miennes, nous en répandîmes un torrent en nous tenant embrassés, sans pouvoir nous expliquer davantage l'horreur de notre destinée. Dès le lendemain nous préparâmes notre départ. Ma fille me dit : *Nous allons donc à Paris?* — *Oui*, lui dis-je, *tu ne t'amuses plus ici.* — *Oui*, reprit-elle, *retournons à Paris, j'y rejoindrai des personnes que j'aime.* Ces mots me firent frémir, je crus, et je crois encore, qu'elle parlait de ses sœurs. « C'est en revenant à Paris qu'un accident terrible et dont les journaux rendirent compte, faillit précipiter ma fille et moi au fond des eaux... »

» Nous couchâmes, la veille de notre départ, dans une auberge sur le quai de la Saône : vers une heure après minuit, on nous appela pour partir; la Saône était si grosse que l'on doutait si la diligence pourrait faire par eau le trajet qu'elle fait ordinairement. En arrivant au bord de la rivière, ma fille, mal éveillée, crut marcher sur du sable jaune, et se jeta dans les flots. Cependant, comme ses habits et un manchon fort ample la soutenaient encore, je la vis flottante et prête à disparaître sous un bateau; je pris mon élan, et je sautai dans la rivière le plus loin que je pus; je me trouvai debout sur un fond solide et dans l'eau jusqu'à l'estomac; je saisis ma fille en m'allongeant, et je criai à sa mère : *Je la tiens!* Dès que j'eus gagné terre avec mon précieux fardeau, le patron de la diligence me frappa sur l'épaule, en me disant : *Voilà un brave homme!* — C'est un père, lui dis-je.

» Depuis cette époque, jusqu'au dernier moment de sa vie, cette chère enfant ne fut occupée qu'à éloigner de nous l'idée de sa perte; et il était bien visible qu'elle ne cherchait pas elle-même à se rassurer; elle ne commença qu'alors à nous entretenir de son avenir, de son mariage, de ses enfants, qui nous chériraient, disait-elle, autant qu'elle nous chérissait; et je remarquais bien qu'elle ne parlait ainsi que lorsqu'elle s'apercevait de notre tristesse, que nous n'avions pas toujours la force de dissi-

muler. Après notre arrivée à Paris, elle affecta, toujours pour nous tranquilliser, d'avoir envie d'une parure élégante pour aller au bal. *Mais*, me dit-elle, *j'aimerais à m'habiller à mon goût.* — *Soit*, lui dis-je; et je lui donnai l'argent qu'elle désirait. Le jour où, semblable à un ange, je la vis partir pour aller danser, un de mes amis, Rouget de Lille, qui était chez moi, me dit que j'étais bien heureux d'être le père de cette belle enfant. *Oui*, lui dis-je, *elle est belle, encore plus aimable; elle va au bal, et dans quelques semaines elle sera dans la tombe.* — *Quelle idée affreuse!* me dit-il. — *J'ai vu ses deux sœurs, et mon malheur n'est que trop certain.*

» Tous les secours de l'art ne purent la sauver : après quelques jours de fièvre, un délire aussi aimable qu'il était effrayant l'occupait jour et nuit : elle était au bal, aux promenades, au spectacle avec ses sœurs : elle leur rendait compte de ses sensations. Elle eut quelques instants de sérénité avant de mourir; elle prit ma main, celle de sa mère, et avec un doux sourire : *Je vois bien*, dit-elle, *qu'il faut prendre mon parti : je ne crains point la mort; mais vous, qu'allez-vous devenir!* Elle était assise sur son lit en nous parlant ainsi pour la dernière fois; elle se coucha, ferma ses beaux yeux et fut rejoindre ses sœurs.

» Je ne chercherai point à retracer ici l'horreur de ma situation ni celle de ma femme. Pendant longtemps je ne pus répandre de larmes : un morne désespoir, une rage concentrée les séchaient dans mes yeux. Par pitié pour moi, ma femme eut la force de supporter la vie et me força de l'imiter.

» Soit faiblesse paternelle, soit le désir irrésistible de vous faire répandre, ô mes amis! une larme sur la tombe chérie de mes trois charmantes fleurs, prédestinées à la mort (comme celles du bon moine italien), j'ai esquissé ce douloureux tableau que vingt fois j'ai été sur le point de laisser inachevé. »

ANN. SURVILLI.

FRANÇOISE.

I.

Dans une petite salle à manger fort propre, mais n'annonçant aucun luxe, et dont une fenêtre donnait sur le côté Est du jardin du Luxembourg, une grande et belle jeune fille entraînait en se frottant les yeux, et se hâtait d'aller ouvrir la fenêtre, pour humer l'air frais et embaumé du matin.

« Oh ! dit-elle, en aspirant avec force, les senteurs délicieuses ! que c'est beau le printemps ! Partout l'aubépine, le lilas, les marronniers en fleurs, le gazon vert ; j'y veux courir ; les paresseux dorment encore ; c'est la bonne heure ; allons !

— Madelon ! nourrice ! fit-elle, en heurtant doucement à une porte latérale, nourrice !

— Hein ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? dit bientôt Madelon dont la jeune fille avait troublé le sommeil un peu tardif, est-ce que le feu est au logis ? — Ne gronde pas, nourrice, et regarde, reprit la jeune fille en désignant le jardin. — Quoi ? Des arbres, des fleurs comme toujours. — Et un beau soleil de mai, et le gazouillement des oiseaux, et les diamants de la rosée aux feuilles ! Viens nous promener. — Y pensez-vous, Françoise ? — Viens, viens ; mets un châle ; nous serons de retour avant le réveil de mon père. — Mais je n'ai pas du tout envie de m'aller promener, moi. — Ma petite Madelon, ma bonne nourrice, tu verras comme cela me fera du bien, comme j'aurai de belles couleurs, comme cela me rendra gentille. — Pourquoi faire ? — Tiens ! pourquoi faire ? Pour être gentille, donc ; et puis d'ailleurs, c'est aujourd'hui l'Ascension ; Henry sortira, et je veux lui plaire ! — A un frère ! — A un frère, à toi-même, à tout le monde ; que ne puis-je aussi dire à mon père ! — Le fait est, reprit Madelon en regardant avec complaisance le frais visage de la jeune fille, le fait est que cette mine-là réjouirait sa vue. — Pauvre père adoré, d'une humeur si gaie malgré son malheur, d'un esprit si vif, que serait-ce donc, s'il n'était point aveugle ! — C'est un bienfait du bon

Dieu, voyez-vous, mamzelle Françoise, que cette humeur-là. — Oui, et ce n'est pas le moindre dont j'aie à rendre grâce au ciel ; aussi ne voudrais-je pas, pour tout au monde, que rien le vint attrister ni tourmenter ; Henry et moi, nous nous sommes juré de nous consacrer à son bonheur ; puisque ses pauvres yeux sont fermés à la lumière du jour, il faut, du moins, que le soleil pur d'une tranquillité parfaite luise constamment pour son cœur. Allons ! viens, nous achèterons du lilas et des ravenelles dont la douce odeur le réveillera ; viens. — Elle fait de moi tout ce qu'elle veut, dit la bonne nourrice que Françoise entraînait vers la porte. Ah ! j'oubliais ceci, ajouta-t-elle en faisant un temps d'arrêt, ce sont les notes du boucher et du boulanger. — Est-ce que tu n'as plus d'argent ? demanda Françoise, tressaillant et pâlisant soudain. — Ne vous souvenez-vous pas ?... — C'est juste, c'est juste, reprit la jeune fille qui se débarrassait de son chapeau, et dont la voix de fauvette avait pris tout d'un coup des notes graves et émues. Rentre chez toi, nourrice, je dois vérifier ces notes. — Nous ne sortons plus ? — Ce sera pour demain. — Et les fleurs de monsieur ? — Ah ! il me les faut. Tiens, nourrice, prends et achète. »

Madelon sortit, et Françoise, assise devant une petite table dont le tiroir lui servait de caisse, resta le front penché sur sa main et regardant tristement les papiers épars devant elle : « 90 francs chez l'un et 60 francs chez l'autre ; en tout, 150 francs !... Hélas ! ce matin, j'avais tout oublié ; ce temps si beau m'enivrait ; les misères de la vie réelle n'existaient plus pour moi ; on n'y peut échapper, ajouta-t-elle avec un soupir. Voyons le fond de ma caisse. 70 francs seulement ! Mais, folle que je suis, ne le savais-je pas ? Hier, avant-hier, et les jours précédents, n'ai-je pas vu avec effroi diminuer ce qui devait servir à acquitter ces dépenses de ménage ?... Jusqu'à présent, la modique pension de mon père avait suffi à nos besoins ; c'est ma maladie d'il y a deux mois

qui nous a obérés et qui a dérangé l'équilibre de nos dépenses et de notre avoir ; comment y suppléer ? »

Et ses grands yeux erraient dans le vague à la poursuite d'un moyen de salut.

« Mamzelle, dit Madelon rentrant, voici les fleurs ! — Merci, nourrice, fit la jeune fille fermant vivement le tiroir ; quel parfum ! Je veux me cacher et surprendre le sourire de mon père à son réveil. Me cacher, répéta-t-elle en soupirant, comme s'il en était besoin ! — Mamzelle, dit Madelon avec un effort visible et jetant sur la jeune fille un regard maternel, vous avez vu ces notes ? — Oui, ma bonne, et ce soir ou demain... — Mamzelle, si j'osais... — Ah ! oui, l'année de tes gages ; c'est demain qu'elle échoit. — L'année de mes gages, pardine ! il en est bien question ; non pas que je veuille dire... Mais enfin, suffit, je m'entends. — Tu y as du mérite. — Écoutez, mamzelle, je vous ai nourrie, n'est-ce pas ? — Sans doute, qui te le conteste ? — Et à cause de cela, vous m'avez laissé mon franc-parler. — Je crois que tu le prendrais quand même. — Ça se peut ; eh bien ! permettez-moi, mamzelle, de vous dire que vous vivez mal. — Je vis mal ! — Oui, oui, vous vivez mal. Est-ce vivre bien que de se contenter d'un peu de lait le matin, d'un fruit à midi, au lieu de partager le bon café du colonel et sa côtelette ? — Tu perds l'esprit, et si tu n'as pas autre chose à me dire... — C'est grave, plus grave que vous ne le pensez ; voilà comme les jeunes filles se font des estomacs de deux liards, et s'éteignent tout doucement, sans qu'on y prenne garde. Croyez-vous que je veuille vous voir suivre la route de votre pauvre et chère défunte mère, que le bon Dieu ait son âme ? — Madelon ! — Oui, je vous fais de la peine, mais il le fallait ! — As-tu dit ? — J'y suis. Mamzelle, j'ai de l'argent qui me gêne ; voilà le nœud. »

Françoise, étonnée de la chute, regarda sa nourrice dans les deux yeux, et comprit tout. « Place-le, ma bonne, reprit-elle avec une émotion profonde et mal contenue. — Justement, prenez-le-moi, mamzelle ; vous me rendrez un fameux service, allez ! Prenez-le-moi, vous y ajouterez les intérêts à

n'importe quoi pour cent, et ça me fera une bonne petite pelote pour mes vieux jours.

— Merci, nourrice, répondit Françoise es-suyant furtivement une larme, je... je ne saurais que faire de tes fonds ; je n'en ai nul besoin. — Vous me refusez ? — Mais mon père t'indiquera un placement meilleur. — Ça m'est bien égal... Françoise, je vous en prie ! — Chut ! qu'il n'en soit plus question, et embrasse-moi. A présent, va vers mon père, il est l'heure. — Elle me fait l'embrasser encore ! » dit Madelon dont la voix s'étranglait en pénétrant chez le colonel. « Accepter ses fonds sans possibilité de les lui rendre, c'était accepter l'aumône, pensa Françoise ; mais quel brave cœur ! »

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le colonel Marc, beau vieillard aux cheveux de neige et à la physionomie aussi gracieuse et souriante qu'elle pouvait devenir triste et sévère au besoin, entra, appuyé sur l'épaule de Madelon.

« Où es-tu, fillette ? dit le vieillard. — Dans tes bras, père. »

Et la plus douce étreinte leur servit, comme toujours, de salut du matin ; puis Françoise conduisit son père vers la table où étaient les fleurs. « Des giroflées et du lilas, s'écria le colonel, les narines dilatées avec délices, tu me gâtes. — Il faut bien que vous vous aperceviez du printemps, répliqua Françoise. — Eh ! cher ange, tu me fais un printemps éternel. — Vous vous trouvez donc bien heureux, père ? — Morbleu ! qui ne le serait à ma place ? Une fille qui me dorlote et que j'adore ; un fils qui me fait honneur et une vieille Maritorne qui me gronde ; que me manque-t-il ? — Votre café, monsieur, reprit Françoise en faisant un signe à Madelon, qui sortit et revint immédiatement avec un plateau qu'elle plaça devant le colonel. — Parbleu ! tu dis vrai... oui, mais le voilà, magicienne. Hum ! la vieille a du bon... Et toi, déjeunes-tu ? — Certainement, répondit Françoise, assise devant sa tasse de lait. — As-tu bon appétit ? — Je crois bien. — Monsieur, fit Madelon, dites-lui donc de prendre du beurre frais. — Je n'en veux pas, répliqua Françoise avec une mine fâchée à l'adresse de Madelon. — Est-ce que tu ne l'aimes plus ?

demanda le colonel. — Pardon, quelque-fois, mais pas aujourd'hui. — A ton aise; je suppose que tu ne te privas de rien? »

Madelon voulut parler, Françoise lui fit un signe impérieux de se taire.

« De rien absolument, reprit-elle; voyez quels bras et quelles joues. — C'est à dévorer de baisers, s'écria le colonel, joignant l'action au précepte. — Peut-on desservir monsieur? demanda Madelon. — On le peut, ma vieille. — Ma vieille! reprit Françoise en riant, voilà deux fois que vous le dites; vous la fâcherez, mon père. — Qu'elle me montre des bras comme les tiens, et je la proclame Hébéd, Vénus, Flore, tout ce qu'il y a de beau, de jeune et de frais dans le magasin des rimailleurs. — Allons, ma pipe!... et la pipe bien allumée, le vieillard s'installa dans son grand fauteuil, auprès de la fenêtre ouverte; la jeune fille, dont c'était l'ordinaire besogne, prit le journal, et sautant par-ci, lisant par-là, selon l'attrait qu'y trouvait son père, elle en avait dévoré déjà une demi-douzaine de colonnes, lorsqu'un nouveau personnage vint apporter le contingent de sa mâle et noble figure à ce paisible tableau d'intérieur.

« Henry! s'écria la jeune fille s'élançant au cou de son frère. — Si matin! dit le colonel. — C'est une faveur faite aux meilleurs numéros des derniers examens, mon père. — Ça a donc bien marché? demanda le colonel en se frottant les mains. — Le général veut vous en rendre compte en personne. — Tu sortiras dans le génie? — J'ose l'espérer. — Tu es un brave garçon; ta main. — Comme il sera gentil, en officier du génie! dit Françoise. — Te plairai-je plus? lui demanda son frère en l'enlaçant tendrement. — Oh! tu me plais toujours; et moi? — Toi, si tu n'étais ma sœur, tu serais ma femme. — Assez de fadaïses, morbleu! cria bien fort le colonel, pour dissimuler l'émotion qui le gagnait. — Faut-il continuer la lecture? demanda Françoise. — Va te promener toi et ta lecture; ou plutôt allons nous promener tous. »

Françoise fit à son frère un signe rapide et appela Madelon.

« Père, dit-elle, dans cinq minutes nous vous rejoignons à l'allée de l'Observatoire. — Quelque beau secret à communiquer à

ton frère, n'est-ce pas? Qu'on se hâte, alors, qu'on mette les morceaux doubles, sinon!... » Et le vieillard, dont le front peignait l'épanouissement du cœur, sortit au bras de la nourrice, en faisant de sa canne un geste de menace, à la vérité peu effrayant.

« Qu'y a-t-il? » demanda Henry à sa sœur dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Sans lui répondre, Françoise lui désigna le total des notes et la caisse.

« Toi, si ordonnée toujours, s'écria Henry, comment se fait-il? — C'est ma vilaine maladie d'il y a deux mois, répliqua la jeune fille avec tristesse. — Oh! pauvre sœur, pardonne!... Mais, n'as-tu pas prévu ce qui arrive aujourd'hui? — Hélas! il y a longtemps que je veux t'en parler et que je recule; à chacune de tes visites tu me paraisais si gai, si heureux, que je ne me sentais pas le courage de t'attrister de ces détails; aujourd'hui, c'est différent, il le faut absolument; il y a urgence. Quant au père, il ne doit se douter de rien. — Non, certes, répondit Henry rêveur. — A quoi penses-tu? Aurais-tu quelque moyen? — N'y a-t-il que ces dettes? reprit Henry. — Et l'année de gages de Madelon? — En tout? — 380 francs. — Toi-même, n'as-tu pas de besoins? — Pas le moindre. — Dans vingt minutes tu auras ton argent. »

Et déjà le jeune homme se dirigeait vers la porte.

« Et le père qui nous attend, lui dit Françoise. — Quelque vieux compagnon d'armes lui aura fait oublier le temps. »

Cette fois, Henri s'élança dans l'escalier, comme une flèche, ne s'apercevant point qu'il coudoyait une dame fort élégante, laquelle le regarda passer avec un air de stupéfaction.

C'était une voisine, qui, au moyen de révérences d'abord, de quelques paroles gracieuses échangées ensuite, avait fini par oser se présenter chez le colonel, et, sans qu'on l'y eût jamais engagée, y revenir fréquemment et s'y trouver aussi à l'aise que chez elle.

« Ferais-je peur à monsieur votre frère? demanda-t-elle à Françoise d'un ton précieux. — Vous n'êtes point de celles qui font peur, répliqua poliment Françoise. —

Françoise, dit madame Herminie, étalant dans le fauteuil du colonel sa belle robe de soie à volants; Françoise, regardez-moi, mon enfant; regardez-moi bien; ne me trouvez-vous pas, là, un certain air? — Mais, vous me semblez jolie comme tous les jours. — Flatteuse!... Je le sais bien. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous ne devinez pas? — Pas le moins du monde. — Ne m'avez-vous point entendue, toute cette nuit, aller et venir, dans cette petite chambre contiguë à la vôtre? — Je vous avouerai que j'ai si bien dormi... — Heureuse créature! heureux âge! — Vous serait-il survenu quelque chagrin? — Je suis dans une agitation terrible, ma chère Françoise; ce n'est pas du sang, mais du feu qui coule dans mes veines; je n'arriverai jamais à la fin de cette journée. — De quoi s'agit-il donc? — Ce soir, mon enfant, ce soir, on donne la première représentation de mon mélodrame en cinq actes, avec prologue et épilogue! — Celui où la mère et la fille se disputent le même cœur? demanda Françoise, les coins de sa bouche se relevant et trahissant une verve moqueuse. — Non, ma belle, répondit madame Herminie, tout entière à ses préoccupations. — Celui de l'Incomprise? — Pas davantage. — Pour lors, ce doit être le dernier que vous avez lu à mon frère et à moi; la *Tunique de Nessus*. — Justement. — Il a été reçu? — A l'unanimité. — Je vous en félicite, madame, dit Françoise, dont l'étonnement n'avait rien de bien flatteur pour le mélodrame en cinq actes, avec prologue et épilogue. C'est en vers, je crois? ajouta-t-elle. — Vous en souvient-il plus? riposta madame Herminie, d'un air pincé. — Au contraire, madame. » Et la malicieuse jeune fille se mit à en déclamer une longue tirade, au grand contentement de l'auteur, mais que, par respect pour le bon goût de nos lectrices, nous n'osons reproduire ici.

« Cela ne vous a donc pas trop déplu, mon ange? fit madame Herminie, visiblement adoucie et charmée. — Henry et moi, je vous assure que cela nous a infiniment amusés. — Amusés! s'écria madame Herminie, une fois de plus, blessée à l'âme; amusés! — Intéressés, ai-je voulu dire, s'empessa de reprendre Françoise. — A la

bonne heure! Je n'ai point la prétention d'amuser, veuillez le croire. — Je le crois, madame. — Amusés! Je le laisse à d'autres; je n'amuse personne; je saisis, je transporte; tel est mon but. — J'aurais grand plaisir à assister à cette représentation, madame, dit Françoise, qui sentait qu'elle avait une nouvelle blessure à guérir. — Vraiment, ma belle? Eh mais, j'ai là, je crois, un coupon de baignoire; prenez; ce sera pour vous et ces messieurs. — Vous êtes trop bonne. — Entre voisins... — Et vous avez grand'peur? demanda curieusement Françoise. — Peur, non; Dorsan m'a promis un succès, quarante représentations; lesquelles, entre nous, viendront assez à point et me permettront de descendre deux étages. Non, je n'ai pas peur; mais les nerfs me travaillent; l'émotion me brise; je ne puis tenir en place; je ne puis manger; quelles délices! voilà ce qui s'appelle vivre! — Descendre deux étages! s'écria Françoise, que cela seul avait frappée dans le pathos de madame Herminie; et vos derniers vers qui célébraient le charme des mansardes, d'où les poètes, anges exilés des cieus, contemplent de plus près leur céleste patrie! ce sont vos propres termes. — Chère innocente, qui croit aux poètes: les mansardes, c'est indigne, c'est atroce; on y gèle en hiver, on y grille en été; puissé-je les quitter sans retour! — Ainsi, vous êtes bien assurée? — De mes quarante représentations? Parfaitement. Mon directeur ne m'a jamais déçu; lui et Berthois sont mes banquiers fidèles. Il est vrai que je leur en donne pour leur argent. — Qui est M. Berthois, madame? — Le rédacteur en chef du journal dans lequel j'ai deux feuilletons par mois. — Il est donc aisé de se produire? demanda Françoise devenue rêveuse. Je ne le croyais pas. — Au talent, ma chère, au talent, sans aucun doute. — Et vous ne vivez que de votre?... — Génie, oui, ma bonne. Mais nous jasons là et j'oublie que j'ai cent visites à rendre, d'ici à ce soir. Adieu, ma belle, je compte sur vous; ne craignez ni de pleurer, ni d'applaudir, c'est reçu; on ne commande plus à son émotion; on s'y laisse aller franchement; cela nous va à nous autres gens de lettres; l'homme est dur aux larmes, la

femme l'entraîne, il trépigne et le succès est fait. A ce soir. »

Sans y songer, madame Herminie venait de jeter dans l'esprit de la jeune fille des idées qui ne pouvaient manquer d'y fermenter.

« Quarante représentations, et cela lui permet de tripler ses dépenses ! se dit-elle. Et, dès qu'on a du talent, on est certain de se produire... Du talent, ajouta-t-elle en souriant, il n'en faut guère, alors !... »

Le retour de son frère la tira de ses rêveries. « Tiens, petite sœur, fit-il, voilà 300 francs. — 300 francs !... Ah ! s'écria Françoise, ses yeux se portant sur la main de Henry, ce diamant de notre mère, tu l'as vendu ! — Vendu, non ; je veux qu'il brille à ton doigt le jour de tes noces ; engagé seulement. — Engagé ! — Et nous avons un an devant nous pour amasser de quoi le reprendre. — Amasser, mon pauvre Henry, c'est impossible ; la pension du père suffit tout juste, tout juste ; je ne pourrai jamais en ôter 300 francs en un an. — Ne te tourmente pas ; j'ai tout prévu ; mes derniers examens passés, je vends mes livres, et le diamant rentre au bercaïl. — Tes livres, tes chers livres, qui te tiennent lieu des plaisirs dont notre position te prive ; non, monsieur ; je ne le veux pas. J'ai un moyen meilleur, dit-elle, sous l'inspiration d'une résolution subite. — Oui, broder, n'est-ce pas ? reprit son frère ; travailler douze heures pour gagner 15 sous ! — Non, notre pauvre et bon père a trop besoin de mes soins pour que je puisse me livrer sans relâche à un travail aussi ingrat ; j'ai mieux que cela ; au moyen de quatre ou cinq heures, prises sur mon sommeil, j'arriverai bientôt, peut-être, non-seulement à pouvoir retirer ton diamant, mais encore à augmenter notre bien-être. — Et ce merveilleux moyen ? demanda Henry étonné. — Je me fais auteur, répondit Françoise, avec un petit geste d'audace et de crânerie. — Toi ! s'écria Henry. — Moi-même. Écoute : à ma pension, on me trouvait de l'imagination, le travail facile, quelque talent ; c'est un don de Dieu, j'en veux tirer parti. — Toi, un bas bleu, une folle, une pédante, comme notre voisine Herminie ! Parles-tu sérieusement ? — Très-sérieuse-

ment. — Oh ! n'y songe point, de grâce ! Reste modeste, inconnue et adorée, comme cette violette des bois que tu avais prise pour emblème. — Frère, dit Françoise, d'un ton très-sérieux, ne peut-on écrire sans être folle ou pédante ? Le motif qui me guide, et qui n'est pas celui d'un vain renom, ne peut-il me préserver de la sottise ? Va, je sais aussi bien que toi que notre lot, à nous autres femmes, est de vivre cachées dans l'asile sacré de la famille, et que nous n'avons de bonheur qu'à ce prix. Je sais que, si nous soulevons un coin du voile qui nous couvre, l'envie s'empare de nous et nous immole sans pitié. Je le sais, mais je sais aussi que l'accident qui nous a obérés, cette année, peut se renouveler ; que notre père peut être atteint de quelque infirmité, qui nécessite des dépenses auxquelles nous ne pourrions faire face. Je sais encore que tu sortiras bravement des épreuves de l'école, mais qu'au grade d'officier du génie est attaché plus d'honneur que d'argent, et que tu auras grand-peine à subvenir à tes propres besoins ; donc, il nous faut d'autres ressources, et, si Dieu me seconde, c'est en moi que je les trouverai ; ne me combats point, n'insiste pas ; et crois que je n'en resterai pas moins ta Françoise, comme tu seras toujours le bien-aimé de mon cœur. — J'ai peur ! — De quoi ? que le talent ne manque à mon courage ? Rassure-toi, ajouta-t-elle, reprenant son frais et malicieux sourire ; quand une Herminie réussit au théâtre et dans la presse, on a bien quelque droit d'espérer. — Hélas ! — Cher Henry, ne m'attriste point de prévisions fâcheuses ; laisse-moi croire que mes romans plairont, et surtout, ajouta-t-elle en riant, qu'ils combleront le déficit de notre caisse. Tiens, déjà, je me sens en verve ; à ta prochaine sortie, tu liras quelque chose de mon cru. — Si je ne retrouve en toi ma Françoise chérie, dit son frère, caressant son beau front, prends garde ! Je jette au feu tous les chefs-d'œuvre. — Je t'en donne le droit, répliqua la jeune fille.

Et Françoise, au bras du jeune homme, se hâta d'aller rejoindre le colonel, qui, bien que n'ayant point trouvé de vieux compagnon d'armes avec qui causer, ne

gronda pas trop de la longue attente qu'on lui avait fait subir.

II.

Six mois écoulés avaient amené bien des modifications au tableau que nous avons essayé d'esquisser; maintenant, sur le front du colonel passaient souvent de sombres nuages; dans ses yeux, parfois, brillait une larme rebelle. Le frais visage de Françoise s'était amaigri; ses grands yeux étaient battus et fatigués par les veilles; une préoccupation constante avait remplacé la charmante gaieté de son caractère; quand le colonel lui parlait, elle tressaillait comme sortant d'un rêve; enfin, d'elle à son frère, ce n'étaient plus les joyeuses causeries de jadis, mais de longues et douloureuses confidences, qui laissaient Henry inquiet et troublé.

Un matin, que le colonel n'avait point encore embrassé sa fille et que, peut-être, des pensées tristes l'assaillaient plus que de coutume, il sortit de sa chambre à coucher, en l'appelant avec une sorte de douloureuse colère.

« Voilà, monsieur, répondit Madelon. — J'appelle Françoise, reprit le colonel d'un ton brusque. — Puisque mademoiselle est sortie. — Sortie, encore! Mais où donc va-t-elle? — Ah! voilà; où va-t-elle? — Françoise est un cœur brave et honnête, murmura le colonel, rêvant tout haut, et suivant le cours d'idées qui l'emportait.... Il n'est qu'un moyen de sortir de cette anxiété; interrogeons Françoise; je lirai dans son accent la vérité de ses paroles. — Certainement, dit Madelon, qui s'était permis d'écouter. — Ces vieux domestiques, ça prend des libertés!... Mais me trompé-je? Non, ce sont ses pas. Retire-toi; laisse-nous. »

En effet, c'était Françoise. Rouge et haletante, elle entra sans voir son père, et jeta sur un siège son chapeau et des cahiers roulés, en s'écriant avec désespoir: « refusée! »

« Refusée, demanda le colonel; quoi, que refuse-t-on? — Vous êtes là, mon père? » dit la jeune fille.

Et, surprise, elle s'élança dans les bras du colonel.

« Comme tu as chaud! dit le vieillard. Ton front brûle!... Françoise, Françoise, ajouta-t-il, la douleur est fatale, surtout après le parfait bonheur. — La douleur, mon père bien-aimé? — Crois-tu que je ne te devine point? continua le vieillard. »

A ces mots, Françoise le regarda avec un étonnement profond.

« T'imagines-tu que je n'entende pas à ta voix que tu es triste, agitée, souffrante? Et, puis-je m'en apercevoir, sans en ressentir la plus vive douleur? — Cher père adoré, dit Françoise, couvrant de baisers les mains du colonel, et ne sachant trop que répondre. — Allons, dis-moi, chère enfant, pourquoi ces sorties fréquentes? — Que lui répondre? se demanda la jeune fille.... Vous m'allez gronder, ajouta-t-elle, comme subitement inspirée. — Bon, je te retrouve; voilà ta voix câline d'autrefois. Parlez, mademoiselle, je vous l'ordonne, fit-il en l'embrassant. — Eh bien, père, je suis devenue coquette, oh! mais, d'une coquetterie effrénée. — Allons donc, une simple robe de mousseline, dit le colonel, palpant les vêtements de sa fille; des mitaines de fil; il me semble que tout cela n'a rien de bien ébouriffant. — Oui, mais cette simple robe est garnie d'une valencienne fort chère, et ces mitaines sortent de chez Fanny. — Bon, mais quel rapport?... — Voici: pour satisfaire à ce goût tyrannique, j'ai imaginé de... copier de la musique, et cela me procure toutes les folies qui me passent par la cervelle. — Ma pension ne nous suffit donc pas? demanda le colonel. — Pardon, et au delà; mais, j'ai à cœur de gagner, moi-même, l'argent de ces futilités; du moment où vous voudriez les faire entrer dans nos dépenses, dussé-je vous désobéir, j'y renoncerais. Vous voyez qu'il faut me laisser copier ma musique, ce qui m'amuse, du reste, et ne plus vous inquiéter, si j'en vais chercher ou porter. — Alors, prends Madelon. — Pour vous laisser seul, n'est-ce pas? — Ah! tu me ferais maudire mon infirmité. — Dieu m'en garde! Mais, en vérité, Madelon, ce serait du luxe; elle est vieille, pesante; moi, je vais, je vole et suis revenue dans le temps qu'elle aurait mis à attacher

ses coiffes. — Alors, envoie-la. — Pourquoi la mettre dans nos confidences ? D'ailleurs, il y a de ces observations qui ne peuvent être faites qu'à moi. — Tout cela est bel et bon, mais cela ne m'explique point ce mot « refusée » qui, tout à l'heure, est sorti si douloureusement de tes lèvres. — Mon Dieu, pensa Françoise, que de mensonges ! Il s'agit, reprit-elle, d'un morceau des *Porcherons* qu'il me faut recommencer pour la troisième fois, pour une légère erreur. — N'importe ! je n'aurais jamais cru que la privation de quelques affiquets pût te rendre triste et pensive comme tu le parais être, depuis quelques mois. — Ah ! dame, si vous me croyez la raison infuse ! »

Françoise achevait à peine ces mots, que, l'air rayonnant et ému, entra son frère.

« Nommé, nommé ! s'écriait-il. — Dans le génie ? demanda Françoise. — Au génie ; voici mon brevet. — Bien, mon fils, dit le colonel. — Ah ! dit Françoise, parcourant un papier joint au brevet, et l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures ! — C'est le revers de la médaille, petite sœur, il fallait s'y attendre. — C'est juste, fit le colonel. — Tu sais qu'on s'aime de loin, reprit Henry. — Par la poste, soupira Françoise. — Console-toi, dit le colonel en riant, il t'enverra des dentelles de Nancy. — Cela ne me consolera pas, répliqua Françoise, rougissant à l'air étonné de son frère. — Et puis, de par le chemin de fer, je viendrai t'embrasser tous les mois. — C'est peu. — Embrasse-le donc par avance et fais une réserve, dit le colonel ; je me rends chez son général. — Je vous y accompagne, mon père, fit Henry. — Non pas ; la vieille est là. Est-ce que, devant toi, je pourrais dire à quel point tu me rends fier et heureux ? — J'essaie de marcher sur vos traces, mon père. — Tais-toi ; le courage seul, commun à tous les hommes de cœur, m'a fait ce que je suis ; vous autres, jeunes gens, vous joignez au courage des connaissances qui vous peuvent conduire à tout. — Ah ! dit Françoise en riant, son courage n'a point été mis à l'épreuve ; je suis sûre qu'il pâlirait au feu. — Henri IV y pâissait bien, répliqua le colonel ; on pâlit, mais on tue son homme. — Tuer ; c'est affreux ! — Il te faudrait la guerre parlemen-

taire, n'est-ce pas ? reprit le colonel, d'un ton goguenard et se disposant à sortir. Je te la promets, ma poulette, quand nous serons devenus tous de petits saints. »

Lorsque le colonel, heureux de ce que lui avait dit Françoise, heureux de la nomination de son fils, se fut retiré en fredonnant quelque vieux air, Henry attira Françoise dans ses bras et l'interrogea sur ses travaux.

« Hélas ! dit Françoise, assombrie soudain, je les avais oubliés ! — As-tu fini par tout avouer au père ? demanda le jeune homme. — Impossible ; je l'ai essayé à plusieurs reprises, mais en vain. Son éloignement pour les bas bleus, comme il les appelle, est insurmontable ; il faut renoncer à lui faire changer d'avis, et il faut, ce qui pour moi est un supplice, mentir, mentir toujours, pour lui faire prendre le change. — Au moins, as-tu réussi ? — Non, répliqua Françoise, les joues pâles et les yeux baissés. — Non ! — C'est une fatalité, continua-t-elle, son teint s'anima à mesure qu'elle parlait et ses yeux brillant d'un éclat fébrile ; c'est une fatalité !... Lors de mes premiers essais et des refus qu'ils me valurent, je me fis bonne justice, et reconnus avec candeur qu'ils n'obtenaient que ce qu'ils méritaient. Je me remis donc courageusement à l'œuvre ; je travaillai plus longuement, plus sérieusement ; tu applaudis à mes efforts, tu t'en souviens ? Et moi-même, m'abusais-je ? Je sentais qu'il y avait dans ces pages quelque intérêt, quelque valeur. Eh bien, ces pages, colportées de journal en journal, d'éditeur en éditeur, on ne daigne pas même les lire. On argue contre moi de l'obscurité de mon nom, et l'on refuse de m'aider à briser le réseau de cette obscurité !... J'ai essayé du théâtre. Peut-être la femme n'a-t-elle point précisément ce qu'il faut pour y réussir ; l'énergie des situations et l'entente des effets de scène ; cependant, j'ai essayé ; cette Herminie y réussit bien, elle ! — Eh bien ? — Pas plus de succès, là, qu'ailleurs ; d'abord, une peine infinie pour arriver au directeur ; des portiers, des couloirs, des régisseurs à franchir ; des acteurs dont on sent les regards curieux sur son front ; des actrices dont on devine

les propos railleurs; c'est un rude purgatoire, va! — Et tu voudrais persister, s'écria Henry. — C'en est fait, reprit la jeune fille, d'un ton bas, mais énergique; je suis entrée dans cette voie; il faut que j'arrive ou que je meure à la peine. — Françoise, tu me désespères. — Vois-tu, lorsque je pris ce parti, et tu sais pour quelle cause? c'était gaiement, tu te le rappelles? Je ne voyais qu'une difficulté, bien faire; je n'avais qu'une crainte, manquer de talent. Aujourd'hui, que je sais que là ne git pas la difficulté la plus grande; aujourd'hui, que je suis abreuvée de dégoûts et d'amertume; il me serait impossible d'y renoncer; ce n'est plus tant le besoin qui me guide; c'est.... »

Elle hésita; puis, ses yeux dans les yeux de son frère, et les deux mains dans ses mains, elle continua d'une voix stridente :

« C'est ce besoin de renom que je croyais ne jamais sentir! — Je l'avais prévu, murmura Henry, la contemplant avec tristesse. — Étrange vie que la mienne, continua Françoise; j'écris, le temps vole; tant que mon œuvre n'est qu'à l'état d'ébauche, je m'y complais, je l'aime; est-elle achevée, je la déchire, et recommence ainsi, cent fois, jusqu'à ce que vienne l'heure, bien autrement cruelle, des démarches et des refus! Alors, humiliée, brisée, je rentre... — Et tu renonces à ces tortures? — Et je me remets au travail. — C'est de la folie! — Ne me le dis pas; soutiens mon courage, plutôt; fais-moi voir le succès, le succès enivrant, devant lequel toutes mes peines s'effaceront

comme un souffle. Henry, tu seras fier de moi. — Jamais plus qu' alors que tu ne songeais qu'à nous aimer et à te laisser aimer par nous. Depuis que j'ai vu cette fatale résolution, accueillie par moi, d'abord, comme une résolution d'enfant, devenir un fait, je souffre; mille craintes m'assiègent; ton avenir me fait peur. Si tu restes obscure, tu en mourras; je le devine à cette fièvre dont tes paroles sont empreintes. Si tu deviens célèbre... — Ce sera le bonheur, alors, s'écria Françoise. — A quel prix? — Au prix de mes efforts. — Dieu t'entende, pauvre sœur! »

Et Henry caressait les cheveux de Françoise, et ne sentait pas les larmes qui lui voilaient les yeux. Hélas! Henry, sans doute, en savait plus que sa sœur sur les choses de cette vie et de ce monde, mais il n'en savait point assez, cependant, pour comprendre tous les dangers de la voie où s'était engagée la jeune fille, et pour user de son autorité afin de l'en tirer. Il avait bien quelque intuition, quelque pressentiment du péril, mais il ne s'en rendait pas un compte exact. Aussi, tout en déplorant la situation d'esprit dans laquelle il allait laisser Françoise, se disposa-t-il à partir, néanmoins, sans rien prévoir ni prévenir.

« Peut-on entrer? » fit entendre certaine voix précieuse de notre connaissance, à l'instant où le frère et la sœur, dans les bras l'un de l'autre, suivaient en eux-mêmes le fil de leurs pensées. Et madame Herminie parut.

ADAM BOISGONTIER.

(La suite au prochain numéro.)

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

La Sicile, la plus grande des îles de la Méditerranée, fut colonisée par les Athéniens, les Doriens et les Ioniens; elle subit à plusieurs reprises, le joug des Carthaginois, dont Gélon de Syracuse la délivra. A la même époque, Alcibiade tenta une entreprise pour recouvrer, au nom d'Athènes, la possession complète de ce beau pays, mais le brillant général fut, par la jalousie de ses rivaux, privé du commandement, et son armée fut entièrement défaite. L'histoire de cette campagne mal-

heureuse a été racontée par l'historien Thucydide. La Sicile fut gouvernée par des rois tirés de son propre sein, jusqu'au moment où les grands dominateurs, les Romains, la conquièrent. Ce fut au temps de la seconde guerre punique. Cette terre fertile devint le grenier d'abondance de Rome. En 439 de J.-C., elle se vit envahie par les soldats de Genséric, roi des Vandales. Bélisaire la reprit deux siècles après, en 625. Au septième siècle, elle tomba au pouvoir des Sarrasins. Le duc de Bénévent, Lan-

dolf, appela à son secours quelques aventuriers normands; ils chassèrent les Arabes, se rendirent maîtres de la Sicile et se reconquirent vassaux des souverains pontifes. Robert Guiscard est le fondateur de ce nouvel état. Son royaume passa sous le sceptre des Hohenstauffen, par le mariage de Constance, fille du roi normand Roger II, avec l'empereur Henri VI. Les guerres de la maison de Souabe contre le saint-siège, aliénèrent à ces princes leurs sujets les plus dévoués; Charles d'Anjou, frère de saint Louis, s'empara de la Sicile, mais en 1282, Pierre III, roi d'Aragon, qui avait épousé Constance de Hohenstauffen, fit massacrer tous les Français au premier coup des vèpres, événement qui a gardé

le nom de *Vèpres Siciliennes*. A dater de ce moment, la Sicile passa sous la domination des rois d'Aragon ou d'Espagne, ils la conservèrent pendant plusieurs siècles, et ils accrurent leur autorité en Italie, par le don que la reine de Naples, Jeanne II, leur fit de son royaume (1420). Pendant la guerre de la succession d'Espagne, sous Louis XIV, les Deux-Siciles passèrent pour quelque temps aux mains de l'empereur Charles VI, mais en 1736, à la paix de Vienne, il les céda à don Carlos, petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, et fondateur de la branche des Bourbons qui aujourd'hui règne encore sur les Deux-Siciles.

E. R.

Économie Domestique.

Sirop d'orgeat. — Prenez un quarteron (125 grammes) d'amandes douces et autant d'amandes amères; jetez dessus de l'eau bouillante; après quelques instants, ôtez-en la peau; mettez-les dans un mortier de marbre, pilez-les de manière qu'on n'aperçoive aucun fragment d'amandes; mettez dans le mortier, quand vous pilez les amandes, un peu d'eau; quand la pâte est bien formée, on la délaye en y versant 250 grammes d'eau. Passez la pâte ainsi délayée au travers d'une toile que vous tordrez le plus fortement possible pour en retirer tout le lait d'amandes; remettez le marc dans le mortier, pilez-le de nouveau, et versez-y 250 grammes d'eau; passez de nouveau ce mélange et exprimez-en tout le lait; mêlez ces deux laits d'amandes ensemble; prenez deux livres de sucre que vous clarifierez et ferez cuire à la grande plume; versez-y votre lait d'amandes et laissez le mélange sur le feu, en remuant jusqu'au premier bouillon; ajoutez un demi-verre d'eau de fleur d'oranger, et quelques gouttes d'huile essentielle de citron. Il ne reste plus qu'à verser le sirop dans les bouteilles.

Confitures de prunes de mirabelle. — Cinq kilogrammes de prunes dont vous ôterez les noyaux; faites-les cuire pendant un quart d'heure; passez au tamis en pressant forte-

ment. Conservez ce jus, épluchez la quantité d'autres prunes que vous voulez employer, mêlez les prunes crues avec le jus, pesez et employez deux grammes de sucre par demi-kilogramme de fruit. Mettez le sucre et le fruit dans la bassine, faites cuire pendant un quart d'heure en remuant toujours, et empocez.

Vin économique. — Quinze kilogrammes de groseilles blanches et rouges, autant de cassis, autant de petites cerises, queues et noyaux; mettez le tout dans un tonneau qui a contenu du vin, broyez avec un bâton; puis faites bouillir deux litres de genièvre dans deux litres et demi d'eau; ajoutez un demi-kilogramme de miel, afin de faire fermenter le genièvre; mêlez-le aux fruits, après qu'il aura fermenté. Pendant vingt-quatre heures, faites remuer quatre ou cinq fois ce mélange, faites emplir d'eau et fermer le tonneau. Cette seule quantité de fruits donnera cent cinquante bouteilles d'excellente boisson.

Moyen de rétablir la viande de boucherie ou le poisson avancés par les chaleurs. — Si c'est du bœuf, mettez-le dans la marmite, écumez-la, et jetez dans l'eau un charbon de bois incandescent. Ce charbon désinfectera la viande et le bouillon. Pour les autres viandes, riz de veau, rognons, etc., ou le poisson de mer ou de rivière, on

les fait dégorger longtemps dans de l'eau froide, à laquelle on a mêlé plusieurs morceaux de charbon et on change fréquemment l'eau.

Soufflé de chocolat. — Mettez dans une casserole deux hectogrammes de chocolat et un peu d'eau; faites fondre le chocolat; ajoutez une demi-cuillerée de fécule de pommes de terre, trois hectogrammes de sucre en poudre, quatre jaunes d'œuf, six blancs bien fouettés; faites cuire au four ou au four de campagne; glacez avec du sucre et servez promptement.

Omelette soufflée en moule. — Cassez six œufs, séparez les blancs des jaunes; mettez dans les jaunes trois cuillerées combles de sucre en poudre, quatre macarons écrasés, une cuillerée fécule de pommes de terre, un grain de sel et un peu de fleur d'orange pralinée en poudre; remuez bien. Ayez un moule en fer-blanc, tel que ceux dont on se sert pour un gâteau au riz, beurrez-le en le saupoudrant d'un peu de chapelure; fouettez les blancs d'œufs, mêlez-les aux jaunes, versez dans le moule, sans le remplir tout à fait, mettez dans un four doux ou sous le four de campagne; elle doit être dorée et tremblante.

Écorces d'oranges amères. — *Confiture liquide.* — Prenez des oranges amères, détachez-en soigneusement l'écorce, n'y laissez

pas de blanc, mettez la pulpe du fruit dans une jatte, coupez les écorces en filets très-minces, jetez-les dans de l'eau bouillante, et faites-les cuire jusqu'à ce qu'elles soient devenues molles. Faites-les égoutter, pesez-les, prenez la même quantité de sucre, mettez-le sur le feu avec un verre d'eau et le jus des oranges que vous exprimerez avec soin. Lorsque le sucre forme sirop, jetez-y les écorces, faites-leur faire cinq ou six bouillons, et mettez en pots.

Cette confiture est stomachique.

Recette pour purifier les appartements, les classes, les ateliers, etc. — 6 drachmes de nitre en poudre (salpêtre), 6 drachmes d'acide sulfurique (huile de vitriol). Allumez du feu dans l'appartement que vous voulez purifier. Placez sur le feu un plateau de fer, et lorsqu'il est rouge, jetez-y le mélange, en y ajoutant un drachme d'huile de vitriol. Il se dégage sur-le-champ une grande quantité de gaz acide nitreux, qui purifie l'air et préserve des miasmes contagieux, tels que ceux du typhus, de la petite vérole ou du choléra.

Moyen pour reconnaître si une toile est blanchie à la chaux. — Mouillez-en une place et laissez la sécher; si elle laisse un cerne rougeâtre, c'est qu'elle est blanchie à la chaux.

CORRESPONDANCE.

A MADEMOISELLE ***,

Abonnée au *Journal des Demoiselles*.

Ma chère amie,

Tu craignais pour moi les tunnels sur le chemin de fer, le mal de mer sur le bateau à vapeur; moi-même, Parisienne, fort peu voyageuse, je n'étais pas très-rassurée, je te l'avoue; j'avais, avant mon départ, ajouté ton nom à mon testament, je t'y laissais un souvenir dans le cas où je serais morte de peur; mais rassure-toi, ton amie a montré du courage, et, si cela t'étonne, je te dirai mon secret: pour être brave, je faisais dans

chaque tunnel une prière en fermant les yeux, et à chaque roulis du vapeur je les levais au ciel; si bien que je n'ai eu ni le mal de la peur, ni le mal de la mer.

Maintenant, je vais te parler de Trouville, de la vie des bains de mer. Figure-toi une plage immense couverte d'un sable fin et doux, sur laquelle les vagues ne rejettent que de petites coquilles. Derrière cette plage, la mer s'étend et brille au soleil comme si elle était d'argent; en face, dans un *trou* une jolie petite *ville* montre ses maisons inégales, formées de briques et de bois de sapin, placées çà et là, selon leur bon plaisir; les unes peintes en rouge, en jaune, en

brun, avec des persiennes jaunes, rouges ou vertes; mais sur toutes on lit : *maison ou chambres à louer*; chaque habitant, pendant la saison des bains, se loge où il peut et cède son lit aux visiteurs... Avec la pêche, c'est la seule industrie du pays. Derrière Trouville le terrain s'élève en pente rapide; à mi-côte est posée une délicieuse habitation nommée *le Chalet*, dont le parc renferme une source d'eau douce que l'on passe sur un pont rustique. Le propriétaire, M. C....., permet le dimanche que l'on visite ses appartements; mais nous étions au vendredi, jour de malheur, je ne pus apercevoir, à travers les glaces qui forment les fenêtres du salon, que de magnifiques rideaux de tapisserie; en revanche j'ai découvert à ma droite le Havre, la tour de François I^{er}; à ma gauche les côtes de Caen, en face de moi... l'immensité.

Trouville possède deux églises. L'une, qui ressemblerait à une grande cabane de paysan, si ce n'était la croix de fer dressée sur son toit, est dédiée à *Notre-Dame de Bon Secours*; une petite barque, vœu de quelque pêcheur en danger, est suspendue à la voûte; la seconde, que l'on vient d'élever à l'autre extrémité de la ville, est belle et spacieuse; son cadran, éclairé la nuit, sert de phare pour guider le marin qui veut rentrer au port. Elle est sous l'invocation de *Notre-Dame des Victoires*; de plus on compte trois chapelles en l'honneur de la Vierge; tu vois que la Reine des Anges est aussi la reine des marins; la ville possède encore un temple protestant; il ne manque donc pas ici de place pour prier Dieu... sans compter l'Océan : « Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer, » dit le proverbe.

La végétation à Trouville est admirable. Il y a un rosier qui s'élève en espalier sur l'hôtel du *Bras d'or*, jusqu'au second étage, d'où l'on peut cueillir une rose à sa fenêtre, même au mois de janvier.

Quand le vent s'élève, il permet d'aller à la pêche; alors on voit les femmes ou les filles des pêcheurs venir tour à tour sur la grève dans l'espoir de découvrir, au moyen d'une longue vue, le numéro peint sur les voiles gonflées, et de reconnaître ainsi la barque d'un mari, d'un père qui rentre heureusement au port.

Aujourd'hui, la marée arrivait tard, j'ai pris mon billet au bureau placé sur la grève, et moyennant 80 centimes j'ai pu disposer d'un baigneur et d'une cabane; pendant que je revêtais ce costume qui nous fait ressembler à un petit garçon, j'entendis les filles de service qui s'appelaient : *Arthémise! Héloïse! Ludovine! Argentine!* et *Arthémise, Héloïse, Ludovine, Argentine*, les cheveux en bandeaux, sont coiffées d'un bonnet de coton blanc, posé droit sur leur tête, où il est soutenu par un carton qui ne laisse retomber que l'extrémité du bonnet, ornée de sa mèche; leur camisole, tricotée en laine brune, marque la forme de leurs bras et de leur taille, leurs jambes et leurs pieds sont nus... c'est le costume national; elles sont noircies par le soleil, peu jolies, grassement et traînent en chantant la fin de chaque phrase. J'ai demandé *Tachet*; je te le recommande si tu viens à Trouville, c'est le plus poli, le plus intelligent des baigneurs, « c'en est un qui pourrait te raconter une histoire, » comme dit Walter Scott; après que mon baigneur m'eut jeté un petit baquet d'eau de mer sur la tête, il m'a prise par la main et je suis allée à flot. Ah! ma chère! les païens avaient bien raison de faire naître Vénus de l'écumine de la mer, car si la mer ne rend pas belles celles qu'elle a reçues laides, au moins elle leur donne la force et la santé.

On vient aussi à Trouville afin de changer de place, ou bien, quand on n'est pas assez riche pour avoir un château et y recevoir ses amis. Il y a pour ces visiteurs le *Salon*, où l'on s'abonne. On y trouve : salle de danse et leçons par un de nos meilleurs professeurs de Paris, M. Laborde; salle de billard, de jeu de whist, de lecture, de travail pour les dames, de gymnase pour les enfants; puis, le jeudi et le dimanche, bal paré consacré aux jeunes personnes, aux jeunes dames, et le vendredi, bal d'enfants.

La jeune personne la plus remarquable, la plus élégante, celle qui danse le mieux, est M^{lle} A..... Ce n'est pas qu'elle soit correctement belle, mais il y a tant d'harmonie entre tous ses traits, ses moindres mouvements et sa démarche sont à la fois si simples et si gracieux, elle cause d'une manière si naturelle avec ses danseurs et

cela sans aucune préférence, que je la crois une personne fort aimable pour ses amies. Je vais te décrire ses costumes de bal : robe de dessous en gros de Naples blanc, robe de tulle de coton blanc ornée de trois volants hauts chacun de 30 centimètres, manches courtes et bouillonnées, berthe en gros de Naples blanc, doublée de même, cheveux en bandeaux, surmontés d'une tresse posée *sur champ* et formant diadème ; derrière sa tête, du côté gauche, un bouquet de violettes de Parme ; derrière encore, et du côté droit, un nœud orné de deux boucles et de deux longs bouts inégaux, d'un large ruban de gros de Naples blanc retombant sur l'épaule jusqu'au bas du dos ; — robe de gros de Naples rose, à deux jupes, celle de dessus ouverte devant et arrondie du bas, de chaque côté, manches courtes et bouillonnées, berthe pareille à la robe et doublée de même ; à la place des violettes, des roses sans feuilles, et à la place des rubans blancs, des rubans de velours noir.

Sous la tente, sur la plage, ce sont des toilettes étourdissantes ; imagine-toi de fraîches robes de barège, de mousseline, de gros de Naples de couleurs claires, à quatre ou cinq volants, des pointes de dentelle

noire, le tout traînant sur le sable ; de délicieux chapeaux de crêpe, de paille blanche ornés de roses roses, ou de plumes bleues dévorées par l'air de la mer ; des doigts, des bras qui, pour se faire regarder, se cachent sous des bagues, sous des bracelets ; de petits amours d'enfants roulant pêle-mêle sur la plage, et, au milieu de ce luxe, de pauvres vieilles, vêtues, outre le bonnet de coton et la camisole nationale, d'une courte jupe de toile grossière qui, mouillée par la mer, s'est collée sur elles ; leurs jambes et leurs pieds sont nus, elles portent avec effort un panier entouré d'une corde et suspendu à leur cou, elles tiennent une longue perche qui soutient un filet... les pauvres vieilles viennent de faire une lieue à marée basse pour pêcher quelques crabes, quelques menus poissons qu'elles prient ces belles dames de leur acheter... Quel contraste, mon Dieu !

A bientôt, ma chère amie ; je me hâte de reprendre des forces, non pour t'aimer davantage, mon cœur n'en a pas besoin, mais pour mieux te prouver que je t'aime en te serrant plus fortement dans mes bras.

A toi comme toujours,

J. J.

Trouville, 12 août 1853.

A notre ancienne amie.

Que tu as été bonne de penser ainsi à nous, et que je suis heureuse de t'envoyer l'expression de notre plaisir à toutes, en retrouvant cette voix amie qui, pendant si longtemps, nous a dirigées dans nos devoirs, nos études, nos travaux, comme la meilleure des mères, et s'occupait de nos plaisirs comme la plus douce et la plus aimable des sœurs. Combien j'aimerais à me retrouver auprès de toi, à nous promener ensemble sur ces plages de l'Océan, et à parcourir ces belles campagnes de la Normandie, si pittoresques et si riches en souvenirs historiques !

Ce que tu me racontes de la *vie mondaine* à Trouville, des jolies toilettes que tu y as vues, justifie bien cette phrase répétée chaque année à cette époque : *Il n'y a plus*

personne à Paris. Et en effet, ce que tu me dis de Trouville se retrouve aux Pyrénées, à Bade, à Ems, aux bains de mer, partout où se porte cette émigration parisienne qui devient presque générale en ce moment de vacances un peu pour tout le monde.

Je t'écris qu'il n'y a plus personne à Paris, et pourtant il y a quelques jours à peine, que pendant vingt-quatre heures, Paris n'a pu suffire à loger ses innombrables visiteurs. A chaque moment, de nouveaux convois des chemins de fer amenaient à nos débarcadères des populations accourues de tous les départements et même de la Belgique.

C'est à l'un de nos plus habiles architectes, M. Visconti, qu'avait été confiée l'organisation des fêtes du 15 Août, et jamais l'artiste, plus heureusement inspiré, ne fit preuve de plus d'originalité et de meilleur goût. Aucune description ne sau-

rait te rendre l'effet de la grande décoration qui, partant des Tuileries, s'étendait jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Étoile : la place Louis XV était entourée d'une magnifique galerie en style moresque, qui se prolongeait jusqu'au rond-point, et présentait une double façade d'arcades et de colonnettes. Aux entrées et aux angles de la place, s'élevaient d'immenses portiques dans le même style ; du haut des corniches, partaient des cordons d'où étaient suspendus de gigantesques lustres comme une voûte de feu. Figure-toi cette merveilleuse architecture de l'Alhambra resplendissante de feux de toutes les couleurs.

Les lignes architecturales de cette construction étaient figurées par des lattes disposées en arabesques. Les colonnades de la partie inférieure étaient peintes en jaune ; les arcades qui s'arrondissaient au-dessus des colonnes étaient rougeâtres ; les corniches étaient en vert. Au-dessus s'élevaient les créneaux dentelés à la manière arabe. C'était un palais fantastique étincelant de pierreries : un véritable rêve des contes de l'Orient. Puis ajoute au tableau, le bruit et le mouvement de la foule, l'écho des orchestres, les musiques des théâtres en plein vent, les illuminations de fantaisie, des boutiques de toutes sortes... et la poussière ! car tu dois t'imaginer d'ici ce que c'est que plus de deux millions de personnes, c'est-à-dire quatre millions de souliers, de bottes et de bottines piétinant et se heurtant l'un sur l'autre... Mais malgré tout, le dicton populaire : « *Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir* », a menti pour cette fois, et je suis rentrée chez moi harassée, mais émerveillée.

Il faut te dire du reste que dans la journée il y avait eu spectacle gratis dans tous les théâtres.... et moi qui suis on ne peut plus badaude, je m'étais promenade déjà d'un bout à l'autre de Paris... Au Champ de Mars, où l'Hippodrome a fait défiler son splendide cortège du Camp du Drap d'or... on nous a montré l'homme à la boule : un homme qui, les pieds sur une boule grosse comme un ballon, se tient dessus en équilibre et la fait monter et descendre le long d'une spirale très-élevée rien que par la force de ses jarrets... et puis une femme qui

a fait une ascension sur une corde raide, élevée d'une soixantaine de pieds au-dessus du sol, et a traversé ainsi tout le Champ de Mars. Maintenant quel âge crois-tu que puisse avoir cette hardie voyageuse qui se promène ainsi sur une corde ? Soixante-quinze ans, ni plus ni moins ! — Cette femme, c'est l'illustre Madame Saqui. — Car, à ce que j'ai entendu dire, ce fut une célébrité de son époque, et malgré son âge, elle trouve qu'il n'est pas encore temps de prendre sa retraite. — Je t'avouerai cependant que c'était pour moi un spectacle plutôt pénible qu'intéressant, et que je n'ai respiré à mon aise que lorsque je l'ai vue à la fin de son voyage aérien.

D'un autre côté, c'était la prise d'El-Aghouat, ce récent et glorieux fait d'armes de nos soldats d'Afrique. — Plus loin, une ascension de ballon et des acrobates ; et afin que personne ne pût regretter le plaisir qu'il prenait, et qu'aucune réflexion triste ne vint assombrir la fête, les pauvres, les malades, eux aussi, y participaient, et dans tous les quartiers, dès le matin, on leur avait distribué du pain, du vin, de la viande, des draps et des couvertures.

Tu le vois, notre fête a été splendide, et je crois que tous les étrangers qui ont fait cent lieues pour y assister, n'ont pas dû s'en retourner désappointés...

A propos d'acrobates, il faut que je te dise qu'il n'est question à Paris que de *l'homme-mouche*, c'est-à-dire d'un homme qui marche la tête en bas, sur ou plutôt sous un plafond, sans aucun appareil visible à ses pieds ni à la surface sur laquelle il semble glisser.... On a essayé de m'expliquer le système qui repose, m'a-t-on dit, sur une loi de physique. — C'est par le même procédé, qu'en appliquant violemment une pièce de cinq francs sur un mur bien lisse ou sur une glace, elle y reste collée et y adhère parfaitement. Enfin, c'est par la force du vide. — Mais je ne suis pas assez savante pour t'expliquer cela... et puis tu n'y comprendrais peut-être pas davantage. Du reste, c'est l'événement dramatique de la saison ; car le théâtre, lui aussi, prend ses heures de repos et laisse à ses principaux artistes la liberté d'aller faire ap-

précier leur talent à l'étranger. — Cependant, je n'oublierai pas de t'annoncer une bonne nouvelle : un ouvrage nouveau du grand maestro, de l'auteur de *Robert, des Huguenots* et du *Prophète*!... un opéra qui a été exécuté il y a quelques années à Berlin, sous le titre de *Camp de Silésie*, mais tout à fait inconnu à Paris. Le directeur de notre Opéra-Comique nous donnera cet ouvrage monté avec l'élite de sa troupe, et M. Scribe s'occupe déjà, dit-on, du poème. Que de jolies romances, que d'études, que de polkas pour cet hiver !

En attendant, je t'envoie notre planche de travaux, et j'espère que tu la trouveras assez remplie pour occuper ces soirées déjà un peu longues et un peu froides des premiers jours de l'automne, surtout au bord de la mer.

1, Coin de mouchoir en broderie guipure. Ce genre d'ouvrage qui varie à l'infini, se retrouve maintenant partout ; sur les cols, les manches, les bonnets ; le joli effet de ces dessins et leur facilité d'exécution en font comprendre le succès. Celui-ci se fait tout au feston ; les nervures seules pourraient être au plumetis.

2, Dessin courant, pour manches bouillons. L'automne et le froid hiver se cachent sournoisement derrière les quelques jours d'été dont nous avons encore à jouir, et je ne veux pas que tu sois trop *dépourvue quand la bise sera venue*. Tu peux faire ce dessin ou tout au plumetis, ou les œillets au feston ; le mot plumetis reviendra souvent sous ma plume, car cette broderie que l'on a ressuscitée, prend tous les jours plus de faveur.

3, Entre-deux assorti à cette manche : tu peux l'employer aussi à une foule d'autres usages.

4, Autre entre-deux, mais tournant pour petit col d'enfant ; il est destiné à être brodé à l'anglaise, mais si la fantaisie t'en prenait, tu pourrais aussi bien transformer l'anglaise en plumetis.

5, Bande du col, assortie à l'entre-deux : la longueur de cette bande est de 60 centimètres.

6, Bande au feston, qui peut être employée pour volants de robes et de mantelets, pour garniture de manches et de

canezous ; si on faisait la grappe de raisins au plumetis, ce dessin gagnerait beaucoup.

7, Victor : ou tout à l'anglaise, ou tout au plumetis, ou bien encore en alternant les œillets et les pois.

8, Rosa, au plumetis.

9, Sylvine, plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

Nous sommes cette fois bien pauvres de numéros, mais je tenais à t'envoyer le dessin de bouillon qui m'a pris une grande place.

10, Dessin de col mousquetaire ; tu le trouveras peut-être un peu grand, mais ces cols se font presque tous ainsi. Ce dessin peut s'exécuter de deux manières, soit en mettant du galon, soit en mettant un entre-deux de Valenciennes, ce qui à mon avis est plus élégant. Tu pourrais pour cela prendre un entre-deux d'imitation ; ce genre est maintenant très-perfectionné, et les entre-deux sont d'autant mieux imités, que n'ayant pas d'engrelure on ne peut plus reconnaître le vrai du faux. Il faut 1 mètre 35 centimètres de galon, ou de valencienne. Tout le reste du dessin se fait au feston, c'est-à-dire que ce dessin a le double avantage d'être très-beau et très-vite fait.

11, Entre-deux de la manche assorti à ce col ; il en faut 35 centimètres.

12, Garniture dont tu feras 50 centimètres, pour terminer chaque manche en s'adaptant à l'entre-deux.

13, Dessin d'une pièce de chemise de femme. Ce patron, que je te recommande comme un des meilleurs, t'est donné une seconde fois sur le revers de la planche des broderies, afin que tu puisses le lever sans aucune difficulté ; la petite fleur de ce dessin peut aussi bien se broder à l'anglaise qu'au plumetis, feston feuille de rose.

14, Manches de la chemise.

15, Un soufflet. L'hiver qui ne nous a presque pas quittés, va bientôt se faire sentir plus vivement, et ramènera l'emploi de ce petit meuble. Brode-le sur drap en soies de différentes couleurs ; pour faire du luxe, choisis du velours ou du maroquin.

16 bis, Ce modèle de couverture de bréviaire, qui m'a été demandé par une de nos jeunes amies, peut aussi servir, en le

réduisant ou en l'augmentant, à tous autres genres de livres ou d'albums; il se brode au passé sur velours en couleur sur couleur, ou bien d'une nuance tranchante, ou bien encore en fil d'or; mais alors, tu auras soin pour mieux faire ressortir ton dessin, de prendre plusieurs grosseurs de fils d'or.

17, Nouveauté qui cet hiver va prendre tout son essor. C'est une application de tulle sur taffetas, telle qu'on la fait sur la batiste. J'ai vu, faites ainsi, des choses charmantes en mantelets et volants de robes. Ce dessin que je t'envoie, est une garniture qui peut servir à ces deux fins; une seule dent t'indique où se trouve l'application, j'ai voulu te montrer par le reste du dessin, que tu peux aussi t'en servir pour tout autre usage en le brodant sur mousseline.

18 et 19, Deux garnitures qui peuvent être employées pour robes et pantalons d'enfants, pour canezous, bonnets, etc. Elles se font au plumetis mélangées de broderies anglaises avec festons feuilles de rose.

20, Passe du bonnet au lacet donné en mars dernier et qui a été redemandée.

21, Bas de jupon. Tu le voulais très-haut, m'as-tu dit, tu peux en ce cas me voter des remerciements. Ce dessin pour jupon se fait tout à l'anglaise et au feston, la tige des fleurs seulement est au plumetis; si l'on se servait de ce même dessin pour volants de robes, il devrait être exécuté entièrement au plumetis; si l'ouvrage t'effraie, tu pourras supprimer le bouquet du milieu; comme nappe d'autel, tu le ferais aussi, soit au plumetis, soit au feston sur tulle, avec application de nanzouk.

22 bis, Un bonnet de poupée pour ta petite sœur; je tiens à lui faire aimer notre journal.

23 à 46, Alphabet complet pour faire soit au plumetis, soit au cordonnet, soit au point de chaînette.

47, Mathilde; plumetis, point de sable; œillets ou pois.

48, Rose; plumetis simple, ou feston.

49, Térésa; plumetis et œillets, ou pois.

50, Écusson au plumetis renfermant les initiales A. D. Il peut aussi être mélangé d'œillets.

51, Dessin de soutache qui peut te servir pour robes de petites filles, et blouses de petits garçons; on peut aussi le faire au crochet.

52, Zoé, feston avec pois ou œillets.

53, Anna, plumetis et point de plumes.

54, Esther; plumetis avec œillets ou pois.

55, A R, feston ou plumetis.

56, Marie tout feston, ou plumetis simple.

57, Devant de camisole; ce patron d'une simplicité extrême, a une coupe charmante. Tu n'aurais, pour le rendre plus élégant, qu'à orner les devants, le col et les manches d'une petite broderie, que tu ferais soit sur l'ourlet, soit au bord. Telle que je te l'indique, cette camisole est faite à point de piqure, bordée d'une tonte petite valencienne.

58, Moitié du dos. Tu cacheras la couture de l'épaule par une petite traverse piquée; le commencement et la fin des fronces du devant sont marquées par des entailles.

59, Patron de la manche: cette manche, juste du poignet, est légèrement froncée dans le haut et dans le bas, l'ampleur du bas est contenue par un petit poignet-bracelet, sur lequel on pose une haute manchette mousquetaire, que l'on ferme par des boutonnières; la manche peut être coupée ou droit fil ou en biais.

60 et 61, Le poignet et la manchette dont je viens de te parler.

62, Moitié du col; il est bien entendu qu'il est d'une seule pièce et doit être droit fil derrière.

63, La pièce de chemise de femme dont je t'ai donné le dessin sur la planche des broderies. Les A t'indiquent la position des manches.

64 et 64 bis, Petites manches de la chemise,

65, Patron de la pèlerine double, dont tu verras l'effet sur la gravure d'aujourd'hui; celle du dessus a 9 centimètres de moins que l'autre, toutes deux sont sans couture et droit fil.

66, Un petit panier rond, livournien, au crochet avec mélange de paille; prends du cordonnet un peu gros, ou vert ou violet, ou gros bleu; fais une bande de 40 centi-

mètres, comme si tu voulais faire la passe d'un bonnet grec au crochet plein, ensuite prends un paquet de pailles que tu trouveras chez madame Marie Soudant et qui te coûtera 1 franc 25 centimes; cette paille, tantôt tu la cacheras sous ta maille, et tantôt tu la feras reparaître selon le dessin que tu désireras exécuter; tu peux faire des pois, des losanges, des carreaux; les ombres foncées du dessin te montrent les endroits où la paille est à découvert; le modèle que nous avons vu au magasin de la Religieuse avait 18 tours, ce qui faisait à peu près 7 centimètres de hauteur; pour le monter, tu coupes un morceau de carton rond de 38 centimètres de circonférence, que tu recouvres dessus et dessous d'une lustrine assortie à la couleur de ton cordonnet; tu y couds ta bande de crochet, tu caches le point par une paille, ensuite tu fais en soie un petit sac à coulisse qui aura 12 centimètres de hauteur sur 20 de largeur; tu l'adaptas au haut de ton sac, tu enjoliveras ce bord par une paille recouverte de chenille de la couleur de ton cordonnet. Pour tes anses, qui auront chacune 25 centimètres, tu prendras de la ganse que tu recouvriras par un point de crochet; tu les orneras ensuite avec une petite paille serpentant tout le long; une fois cousues, tu poseras aux quatre extrémités une petite rosette de paille. Comme fourniture, il te faut donc, le paquet de pailles de 1 franc 25 centimes, une bobine de cordonnet du même prix, et 25 centimes de soie; tu vois que ton petit budget te permet d'exécuter ce charmant panier, qui est tellement facile, que tu voudras, je suis sûre, le répéter de différentes couleurs; voilà un objet qui, pour les loteries, nous rendra des services signalés!

67, E R, feston feuille de rose.

68, Entre-deux tout à l'anglaise ou bien mélangé de plumetis; le calice de la fleur et la branche de feuilles se font au plumetis.

69, Garniture pour cols, manches, robes d'enfants, taie d'oreiller, etc., etc.; elle doit être faite au plumetis avec œillets ou pois, feston feuille de rose.

70, Modèle d'un petit sac à tabac, au crochet plein, faisant la côte, le dessin est

un chevron composé de trois nuances : pour commencer, tu fais un rond comme ceux que l'on fait pour les petites bourses à fermoirs; pour former la côte, il faut toutes les 7 ou 8 mailles, selon la grandeur que tu veux leur donner, laisser 2 mailles sans les travailler, et pour augmenter, l'on fait 3 mailles dans la même maille, augmentation que l'on fait après la même distance de mailles unies. Ce sac se double de peau, faisant la doublure beaucoup plus étroite que le dessus afin que les côtes conservent leurs formes; dans le bas, et de chaque côté des cordons, on place de gros et longs glands doubles. Cet ouvrage que je n'aurais pas eu la pensée de l'envoyer, m'a été demandé par plusieurs de nos abonnées, désireuses de savoir si elles avaient réussi à faire ce crochet et voulant s'en rendre compte par un modèle d'ouvrage de ce genre.

71, Petit bonnet grec pour boucher les verres de lampes; il se fait au tricot anglais; pour le fermer on laisse trois mailles sans les tricoter, et l'on passe dans le haut, un gland fait avec cette même laine ombrée ou avec des laines de plusieurs nuances.

72, Garniture, œillets ou pois.

73, Large entre-deux, plumetis ou broderie anglaise.

74, Entre-deux au plumetis avec œillets ou pois.

Me voici arrivée à la fin de ma course, elle est bientôt achevée aujourd'hui, malgré la grandeur de notre planche; aussi vais-je me dédommager en te décrivant avec détail notre gravure de modes. La première de nos deux jeunes filles a une robe de taffetas à corsage montant et plat, avec manches pagodes, et sous-manches duchesse; la garniture de sa robe est encore un nouvel ouvrage que je te propose et que l'on va beaucoup employer; l'année dernière, déjà, ce petit ornement avait voulu se produire, mais il n'avait pas été accueilli comme aujourd'hui; ce sont de petits ronds de cuivre, ou plutôt des anneaux de rideaux de différentes grosseurs que l'on recouvre de soie en faisant la maille du crochet; on les pose sur des mantelets au pied des dentelles; sur les robes il sont ou de la même couleur ou d'une couleur tranchante; mais sur les mantelets ils sont

presque toujours assortis. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette garniture est d'être un peu lourde; mais la mode est là pour nous persuader le contraire. Cette double pèlerine dont je t'ai donné le patron et qui tient du Talma court, est très-convenable pour cette saison qui ne nous permet plus les mantelets légers et ne tolère pas encore le velours ou le drap; col mousquetaire brodé au plumetis; le chapeau est en crêpe, chaque bouillon est séparé par un ruban : une touffe de roses est posée tellement au bord de la passe que ces fleurs rejoignent celles qui ornent le dessous; mouchoir de batiste avec ourlet à jours et initiales dans le coin.

Sa jeune amie porte une robe de popeline montante, fermée devant par des boutons en passementerie; son mantelet est en taffetas avec un haut volant; sur ce volant il y en a un second en tulle grenadine au bord duquel sont posés trois rangs d'agréments en velours; à la jonction du volant au bord du mantelet se trouve une suite de nœuds papillons en velours; tout le fond du mantelet est *capitoné* avec des nœuds semblables, mais plus petits et à bouts moins longs. Le chapeau en taffetas blanc est à coulisse avec nœuds de velours épinglés, posés çà et là; une demi-guirlande de myosotis orne le dessous.

Notre rébus est d'un genre si classique, il ressemble tellement à ceux que tu as dû voir sur les assiettes de dessert, si tu as jamais assisté à une noce de village, qu'il ne demanderait aucune explication, cepen-

dant la voici : *Une bonne tête vaut plus que cent bras.*

Il me reste à te parler de la... que dirai-je? tu sais qu'il y a un mot que je déteste, de la... surprise que t'apporte ce numéro : il y a longtemps que je me proposais de te donner de ces imitations d'aquarelles; jusqu'ici mes essais avaient toujours été malheureux, mais tu trouveras sans doute comme moi que cette fois je puis chanter victoire; j'aurais même quelque envie d'emprunter une grosse caisse et force clarinettes pour te vanter mon petit cadeau, mais je ne sais guère en jouer; dans le cas où tu aurais quelque talent sur ces instruments, emploie-les pour moi, et dis à celles de tes amies qui voudraient essayer de notre journal, que moyennant trois francs envoyés *franco* au bureau, elles recevraient les trois derniers mois de l'année.

Si tu es abonnée à la grande édition, l'année prochaine tu recevras ainsi plusieurs aquarelles; mais tu conviendras avec moi, qu'il serait vraiment dommage de ployer ces charmants dessins pour les faire entrer dans le journal.

Je suis tout heureuse et toute fière de mon petit succès; je voudrais être près de toi quand tu recevras le journal, et pouvoir serrer affectueusement la main que tu me tendrais, j'en suis sûre, pour me remercier de mon attention.

Après t'avoir rendu la liberté, je reprends la mienne jusqu'au jour où tu m'appelleras, c'est-à-dire à la fin de ce mois.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

20 SEPTEMBRE 451. — DÉFAITE D'ATTILA DANS LES PLAINES DE CHALONS.

Attila, le fléau de Dieu, avait mis le siège devant Orléans, que défendaient le courage de ses citoyens et la confiance de son évêque, saint Agnan. Cette confiance en l'intervention divine ne fut pas trompée : les troupes romaines, commandées par Aëtius, se montrèrent et Orléans fut délivré. Les troupes d'Attila et celles d'Aëtius se rencontrèrent dans les plaines catalauniques, et celles du général romain remportèrent une éclatante victoire. Attila, plein

de fureur et de crainte, avait fait dresser au milieu de son camp un immense bûcher où il voulait se brûler avec ses chevaux et ses trésors, dans le cas où son camp aurait été forcé. Il put opérer sa retraite, se dirigea vers le Rhin, et de là vers l'Italie, où, près de saccager Rome, il fut arrêté à la voix du pontife saint Léon. La ville de Paris, qui avait redouté cette cruelle invasion, attribua sa délivrance aux prières de sainte Geneviève.

MOSAIQUE.

Celui qui donne à son prochain un verre d'eau froide au nom du Sauveur, sera récompensé par le Sauveur, mais un air content, un regard amical ne rafraichissent-ils pas encore plus le prochain que ne fait un verre d'eau présenté à l'homme qui a soif? Et cet air, ce regard, donnés au nom du Sauveur, ne méritent-ils pas autant et même davantage de recevoir de lui une récompense? N'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui supporteraient plus volontiers une soif très-vive qu'un air mécontent?

(*Journal de Bernard Overbeck.*)

Vous serez toujours content le soir lorsque vous aurez utilement employé la journée.

THOMAS A KEMPIS.

La femme est le principe des mœurs domestiques, et la société est toujours faite à l'image de ses vertus ou de ses passions.

L'abbé COMBALOT.

Quelles joies sublimes nous chassons hors de notre âme quand nous en bannissons le tendre sentiment de la fraternité, qui en est le joyau le plus précieux! Hommes semblables à moi, mes frères et mes sœurs, vous habitez le même globe, vous respirez le même air, vous vous réjouissez au même soleil, et il faut que je m'excite moi-même pour vous désirer quelque bien!

LAVATER.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

LA BRUYÈRE.

Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira. Que Dieu touche telle corde de notre luth qu'il choisira, jamais il ne fera qu'une bonne harmonie...

Lettres de Saint François de Sales.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.